



H. Gravelot del.

J. Tardieu Sculp.



H. Gravelot del.

J. Tardieu Sculp.

A V I S
D'UN
PERE A SA FILLE.

PAR M. LE MARQUIS
D'HALLIFAX.

SAVILE (George)
TRADUIT DE L'ANGLAIS.



A LONDRES.

M. DCC. LVI.



A LONDRER.

M DCC LVI



TABLE.

EPÎTRE A MA NIECE, page j
AVERTISSEMENT, v

AVIS D'UN PERE A SA FILLE, page i

Sur la Religion, 6

Sur le Mariage, 28

*Sur la conduite dans son Dome-
stique, avec sa famille & ses en-
fants*, 80

*Sur la Conduite dans le monde &
dans la conversation*, 116

De l'Amitié, 145

De la Critique, 156

De la Vanité & de l'Affectation, 167

De l'Orgueil, 186

Des Divertissements, 196

Fin de la Table.

1950-1951



EPITRE



EPITRE A MA NIECE.

LA tendresse que j'ai pour
vous , ma chere Niece ,
vous fait tenir dans mon
cœur la place de ma Fille.
Si vos succès me flattent , vos
périls m'allarment encore da-
vantage : votre jeunesse , vos
graces , votre beauté , tout
conspire à l'envi à augmen-

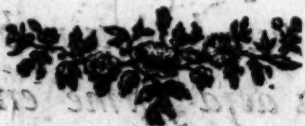
ter mes craintes. Née avec le plus heureux naturel , vous n'en êtes que plus près du danger ; je frémis de vous voir exposée aux mauvais exemples , & sur-tout aux pernicious conseils de ces femmes dangereuses , qui non contentes de s'être perdues elles-mêmes , voudroient encore perdre les autres , & croyent diminuer de leur honte , en étendant l'empire du vice. C'est pour vous préserver de la contagion , & sur-tout de la séduction , ma chere Enfant , que j'ai entrepris de

ÉPITRE. iij

traduire ce petit ouvrage ; il m'a paru propre à vous donner les moyens de vous faire estimer dans le monde , & de vous y rendre heureuse : deux avantages qui se séparent rarement. Je vous l'offre comme un gage de mon amitié , je me flatte que vous le recevrez avec le même sentiment. La seule récompense que je desire , c'est que vous imitiez un modèle que la nature bienfaisante a déjà formé en vous , & dont vous ne vous éloignerez jamais sans lui faire violence. La vertu habite au

iv. EPI TRE.

*fond du cœur de tous les
hommes : il est rare qu'ils
naissent vicieux ; mais ils
sont presque tous foibles. Les
passions les corrompent aisé-
ment : fuyez - les , ma chere
Niece , la fuite seule peut
vous en garantir ; & retenez
bien pour maxime, qu'il n'est
plus temps de combattre lors-
que l'on est déjà vaincu.*



v

AVERTISSEMENT

TRADUIRE un ouvrage d'un genre aussi rebatu que celui que je donne aujourd'hui au Public, paroîtra peut-être à bien des gens une occupation aussi frivole qu'inutile. On pensera que j'ai perdu mon temps , & qu'on le perdrait encore davantage en se donnant la peine de le lire : je ne fais si l'on aura raison. Cependant sans vouloir m'ériger en censeur des goûts &

vj *AVERTISSEMENT.*

des façons de penser, je crois pouvoir avancer, que les règles qu'on doit suivre pour vivre heureux dans le monde, sans reproche de la part des autres, ni de soi-même, sont des objets si intéressants, qu'on ne sauroit trop multiplier les moyens qui peuvent y conduire.

Je fais que tous les livres de morale qui ont paru dans tous les siècles & dans toutes les langues, n'ont pas jusqu'à présent réformé le genre humain, & que les hommes n'en sont pas meilleurs :

AVERTISSEMENT. vij
mais si ces ouvrages n'ont pas
été capables de les rendre
plus vertueux, ils ont du
moins contribué à leur faire
respecter la vertu. Quand les
Philosophes qui ont travaillé
sur cette importante matie-
re, n'en auroient point re-
tiré d'autres avantages; ne
seroient-ils pas plus que ré-
compensés d'avoir fait re-
naître dans le cœur de leurs
concitoyens cet amour du
bien que la nature y avoit
formé, mais que la corrup-
tion des mœurs avoit pres-
que étouffé dès sa naissance?

viii *AVERTISSEMENT.*

C'est beaucoup que d'estimer ce qu'on devroit faire , quoiqu'on n'aye pas encore le courage d'exécuter ce qu'on approuve. Lorsque ce sentiment est profondément gravé dans l'ame , & que l'âge a amorti le feu des passions , après n'avoir aimé la sagesse qu'en spéculation , on parvient enfin à la pratiquer.

L'éducation , ce bien si précieux qui devroit être pour les enfants une école de vertu & de sagesse , l'est souvent du vice , par l'incapacité ou le mauvais exem-

AVERTISSEMENT. ix
ple de ceux qui en sont chargés. Si elle est défectueuse en général , on ne sauroit disconvenir qu'elle ne le soit infiniment davantage pour les femmes. Elles sont communément élevées par des personnes consacrées à Dieu, ou par des femmes du peuple , (car il est rare que les meres s'en donnent la peine.) Les unes ne sauroient leur donner des idées justes des vrais dangers du monde , ni des moyens de les éviter , parce qu'elles ignorent également l'un & l'autre ; les

x AVERTISSEMENT.

autres ont les mœurs trop grossières , & l'esprit trop rampant pour donner des leçons utiles sur des choses qui exigent des sentimens élevés & le tact fin. Tous les principes de conduite qu'on donne aux filles se réduisent à leur prescrire de n'avoir jamais d'attachement que pour leur mari (sentiment qui ne dépend point d'elles). On leur répète sans cesse qu'elles ne sauroient faire un meilleur usage de leur esprit, que de l'employer à dissimuler leurs goûts, leurs

AVERTISSEMENT. xj

desirs & leurs aversions, pour parvenir plus sûrement à gouverner ceux qui les environnent. Cette conduite basse, & qui dégrade l'humanité, fait cependant la principale occupation des femmes, graces aux soins de celles qui les élèvent. Il est rare qu'elles échappent à ce poison qu'on fait couler dans leurs veines presqu'en même temps que le lait de leurs nourrices. Cette habitude qu'elles contractent dès l'enfance, de cacher leurs véritables sentiments pres-

xij *AVERTISSEMENT.*

qu'en toute occasion , fait que la plus grande partie de leur vie n'est qu'un tissu de fausseté continuelle.

Si quelque chose peut remédier à une éducation si pernicieuse , & dont les suites sont presque toujours si funestes , c'est sur-tout la lecture des bons livres , & particulièrement de ceux qui traitent de la conduite qu'une femme doit tenir dans le monde , pour se rendre vraiment estimable aux yeux des autres comme aux siens. J'ai donc cru que je ne pouvois mieux

AVERTISSEMENT. xiiij

employer mes heures de loisir , qu'à faire passer dans ma langue les préceptes sensés & respectables que Milord Halifax donne à sa fille. Tout y respire la vertu & l'amour du bien ; il a mis la prudence à la place de la dissimulation , & le courage & la raison à la place du goût factice qu'on veut en vain inspirer.

Je ne ferai point d'autre éloge de cet ouvrage ; je laisse à ceux qui le liront à en juger : d'ailleurs un Traducteur est toujours trop suspect , pour que sa décision

xiv *AVERTISSEMENT.*

puisse être de quelque poids auprès de ses lecteurs. Je dirai seulement que je me suis cru obligé de changer & même de supprimer quelquefois certains endroits de mon original ; les uns, parce qu'ils étoient tellement contraires à nos mœurs, qu'ils auroient paru choquants ; & les autres, parce que les expressions dont se sert l'Auteur, ne pouvoient passer dans notre langue, sans devenir tout-à-fait ridicules. Si ceux de mes lecteurs qui savent l'Anglois, veulent se donner la peine

AVERTISSEMENT. xv

de lire cet ouvrage dans l'original , je me flatte qu'ils approuveront mes changements & mes omissions. Excepté les passages dont je viens de parler , j'ai tâché de rendre ma traduction la plus littérale qu'il m'a été possible.

Nous savons très-peu de chose de l'histoire de Milord Hallifax. Burnet Evêque de Salisbury est presque le seul auteur qui nous ait laissé quelques particularités de sa vie. On fait en général que le Chevalier George Saville étoit d'une Maison

xvj *AVERTISSEMENT.*

illustre d'Angleterre ; qu'il a
a vécu sous les regnes de
Charles II, de Jacques II &
de Guillaume III. Charles II
le créa Baron d'Ealand & Vi-
comte d'Hallifax (*) en 1679 ;
il le fit ensuite Comte & en-
fin Marquis d'Hallifax.

Burnet nous le représente
comme un homme de beau-
coup d'esprit, vif & plein
de feu, agréable dans la con-
versation, mais un peu porté
à la satyre. La liberté qu'il
se permettoit sur toutes sor-
tes de matieres, même sur

(*) Hallifax est un Bourg d'Angleterre
dans le Comté d'Yorck,

AVERTISSEMENT. xvij
les plus respectables , avoit
donné des impressions peu
favorables sur sa façon de
penser en matiere de reli-
gion. Mais il étoit bien éloi-
gné de tomber dans des er-
reurs condamnables : au con-
traire il protestoit souvent
qu'il ne pouvoit concevoir
que le Déisme eût un seul
partisan dans le monde. Bur-
net raconte qu'ayant vû Mi-
lord Hallifax dans une mala-
die considérable, il lui trouva
les plus grands sentiments de
piété. Peut - être l'éloigne-
ment qu'il marqua dans tous

xviii *AVERTISSEMENT.*

les temps pour ce qui pouvoit tendre à la superstition, lui attira-t-il ce reproche de la part de gens intéressés à la soutenir. Les principes de Milord Hallifax sur la morale étoient des plus épurés, & ses maximes sur l'amitié des plus sévères. Scrupuleux observateur de l'équité, il en suivoit les loix avec la plus grande exactitude.

On a reproché à Milord Hallifax beaucoup d'ambition & peu de tenue dans l'esprit. Burnet prétend qu'il changeoit très-souvent de

AVERTISSEMENT. xix

parti ; tantôt Republicain , tantôt portant les principes de la Monarchie jusqu'au despotisme , suivant que son intérêt particulier ou son caprice l'y déterminoient. On le vit en effet soutenir les droits de la Royauté sous Charles II , les proscrire sous Jacques II , & finir par embrasser le parti du Prince d'Orange. Ces reproches ne sont pas absolument sans fondement ; mais ne doit-on pas excuser Milord Hallifax d'avoir paru varier si souvent ? Né dans un temps de

xx *AVERTISSEMENT.*

troubles où son pays avoit été en proie aux plus étranges révolutions, entouré de factions composées de gens qui ne cherchoient qu'à se détruire & à renverser tout ce qui s'opposoit à leur ambition, il étoit bien difficile qu'il pût se maintenir sans s'attirer beaucoup d'ennemis. L'intérêt de sa famille, celui de la conservation de ses biens exigeoient peut-être qu'il se prêtât aux circonstances, & qu'il parût même quelquefois abandonner le parti que quelque temps au-

AVERTISSEMENT. xxj

paravant il avoit soutenu avec le plus de chaleur.

Mais d'ailleurs quel est l'homme qui nous fait un portrait si défavantageux de Milord Hallifax ? Quel fond peut-on faire sur le jugement d'un Auteur tel que Burnet ? Guidé dans toutes ses décisions par l'esprit de parti, cet Ecrivain n'eut jamais d'autre avis que celui qu'inspire la prévention. De pareils gens sont faits pour éblouir la multitude ; ils vont même jusqu'à la persuader : mais les sages, faits pour les

xxij *AVERTISSEMENT.*

juger, ne les croyent ni ne les imitent.

Malgré tous les défauts dont Burnet accuse Milord Hallifax, il ne peut s'empêcher de convenir de son mérite & de ses talents; il le peint avec cette fermeté & cette éloquence victorieuse qui étonne & subjugue les esprits & les cœurs. L'usage qu'il fit de l'une & de l'autre, lorsqu'on proposa dans le Parlement d'exclure du Trône le Duc d'Yorck, prouve combien il étoit attaché aux loix du Royaume & à son

AVERTISSEMENT. xxiiij
devoir. Ces qualités si dignes
d'un homme d'Etat lui a-
voient attiré l'estime & la
confiance de Charles II ; il
eut beaucoup de part au Gou-
vernement sous son regne.
La reconnoissance qu'il de-
voit à ce Prince ne l'empê-
cha pourtant pas de s'oppo-
ser au *Test* (*) que le Roi
vouloit établir. Milord Hal-
lifax cessa peu de temps après
d'entrer au Conseil. La ré-
sistance & la fermeté qu'il

(*) Le *Test* étoit une Loi qui excluait les
Catholiques Romains nommés *Papistes*, de
tous les emplois, &c. On exigeoit aussi
par cette Loi une espece de serment ou de pro-
fession de foi par laquelle on renonçoit au
dogme de la Transubstantiation.

...
xxiv AVERTISSEMENT.

marqua dans cette occasion ne furent cependant pas la cause de sa disgrâce , mais plutôt les brigues de quelques Seigneurs jaloux de la confiance que son Maître lui témoignoit. Malgré les efforts qu'ils firent pour le perdre totalement dans l'esprit de ce Monarque , ils ne purent jamais l'engager à l'éloigner pour toujours de sa personne ; Charles II conserva jusqu'à sa mort de l'estime & de l'amitié pour lui.

L'opposition que Milord Hallifax avoit montrée, com-

me

AVERTISSEMENT. xxv

me on l'a déjà dit, du vivant de Charles II, au *Bill d'exclusion*, lui promettoit tout de la faveur de Jacques II. Aussi ce Prince le fit-il Président du Conseil dès qu'il parvint à la Couronne. Milord Hallifax étoit trop attaché aux Loix du Royaume pour s'écarter jamais de la fidélité qu'il devoit à son Roi : mais Jacques II par sa conduite, le força, pour ainsi dire, de l'abandonner ; l'amour de la patrie l'emporta dans son cœur sur toute autre considération. Il voyoit l'Angleterre

xxvj *AVERTISSEMENT.*

livrée aux plus affreuses dissensions par la foiblesse de Jacques II ; il la voyoit prête à se détruire elle-même. La vûe des malheurs qui alloient l'accabler , la tendresse qu'il avoit pour sa famille , peut-être même les mauvais conseils de ses amis , tout contribua à le précipiter dans l'erreur ; il embrassa le parti du Prince d'Orange qui fut peu de temps après proclamé Roi, sous le nom de Guillaume III. L'Histoire ne dit point que Milord Hallifax ait eu part aux affaires sous le regne de

AVERTISSEMENT. xxvij
ce Prince : on ignore même
dans quel temps il mourut ;
mais on a lieu de croire que
ce fut au commencement du
regne de Guillaume III.

Les emplois importants &
les grandes occupations de
Milord Hallifax ne l'empê-
cherent pas de s'appliquer à
l'éducation de ses enfants.
L'ouvrage dont je donne la
traduction, prouve combien
il s'occupoit à les former , &
à perpétuer dans leur cœur les
vertus qu'il possédoit lui-mê-
me. Les places les plus émi-
nentes laissent toujours de ces
cij

xxviiij *AVERTISSEMENT.*

moments vuides, perdus pour la plûpart des hommes : ce n'est qu'en se livrant aux goûts les plus futiles qu'ils parviennent à les remplir. Le sage seul fait les mettre à profit ; il perfectionne son ame, il s'instruit, il instruit les autres.





AVIS

D'UN PERE A SA FILLE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX+XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

MA CHERE FILLE,

Nos pensées, même les plus agréables, sont inquietes & agitées; & notre ame ne peut goûter aucun repos tant qu'elle est

A

2 *AVIS D'UN PERE*

possédée d'une passion chérie :
Comme vous êtes à présent le
principal objet de mes soins aussi-
bien que de ma tendresse, toutes
mes idées se portent vers vous.
Tantôt je me flatte que vous se-
rez heureuse dans le monde :
(pensée plus conforme à mes de-
sirs qu'à des espérances raison-
nables). D'autres fois mes crain-
tes l'emportent, & je frémis d'es-
froi à la vue des dangers aux-
quels une jeune femme est né-
cessairement exposée. Plus elle
a d'esprit & de vivacité, plus il
est aisé de la corrompre : sem-
blable aux fleurs les plus déli-
cates qui sont les premières flé-
tries par le froid. Au milieu mê-
me des plaisirs les plus inno-

A SA FILLE: 3

cents , l'envie vous calomniera ; si vous ne veillez pas sans cesse sur vous. La légéreté, ma chere Fille, ne peut jamais être excusée , puisqu'aux yeux du monde elle a les mêmes effets que les fautes réelles. Plus les premiers efforts de l'esprit sont prématurés , plus ils exigent de regles pour leur servir de frein. On couvre de jeunes plantes pour les préserver de la rigueur des hivers.

Les soins d'un pere tendre devroient sans doute vous être agréables : cependant vous pourrez trouver quelque répugnance dans une obéissance aveugle. L'amour que tous les hommes ont naturellement pour la liberté,

4 *AVIS D'UN PERE*

empêchera peut-être mes avis de faire impression sur votre esprit ; vous sentirez quelque résistance intérieure , & vous ne subirez qu'avec peine un joug que vous ne vous ferez pas imposé vous-même. Mais quand ce pere se dépouille de son autorité , & ne veut persuader que par sa tendresse ; vous répondriez mal aux heureux penchans que vous avez reçus de la nature , si elle n'avoit pas d'empire sur vous.

La plus grande partie de cet ouvrage sera peut-être au-dessus de l'étendue présente de vos idées ; mais à mesure qu'elles se développeront , vous parviendrez à l'entendre , & il vous deviendra familier. Mon intention

A SA FILLE.

est de commencer à diriger votre esprit avant qu'il soit tout-à-fait formé ; c'est alors qu'il est plus capable de recevoir des impressions durables : nous n'apprenons bien que ce qui nous est enseigné dès l'enfance. Les préceptes inculqués en nous de bonne heure nous deviennent naturels ; & nous ne pouvons jamais être sûrs de les retenir que lorsqu'une habitude continuelle en a fait l'ame de nos actions.

Je ne sai si je serai capable de vous peindre une femme parfaite ; mais j'aurai du moins rempli les devoirs d'un pere tendre. Si cependant vous devenez une exacte copie du tableau que je vais vous tracer , je ne crois pas

6 *AVIS D'UN PERE*

présumer trop de mon ouvrage en assurant que vous n'aurez point à rougir de lui ressembler. Ayez seulement assez de confiance en moi pour me prêter votre attention, & je suis persuadé que vos desirs & les miens seront remplis.

La Religion.

LA premiere chose que vous devez considérer, c'est la Religion; elle doit être le principal objet de vos pensées. En vain votre conduite seroit irréprochable aux yeux de l'univers, si vous oubliez ce que vous devez à celui qui l'a créé. A la rigueur, c'est même la seule chose

nécessaire : vous devez donc l'inculquer dans votre esprit , & la faire passer de là jusques dans votre cœur; elle doit y être gravée si profondément, que rien au monde ne puisse jamais vous la faire abandonner. Mais il est nécessaire de distinguer la vraie Religion d'avec celle qui n'en a que l'apparence.

La Religion ne consiste pas à croire toutes ces fables merveilleuses, aussi vaines que les contes de Sorciers & de Revenants; dont nous sommes bercés par les Nourrices. Nous saisissons ces premières erreurs avec tant d'avidité , & elles s'impriment si fortement en nous , qu'il est très-difficile de les déraciner dans un

8 *AVIS D'UN PERE*

âge plus mûr. Ces histoires inventées par la superstition, sont si séduisantes par elles-mêmes, que non-seulement nous les croyons, mais que nous nous plaçons encore à les raconter. De-là vient que la découverte de la vérité entraîne souvent après elle quelque amertume; elle nous fait perdre un vaste champ d'impertinences & de platitudes dont nous étions assez fots pour nous amuser, & ne nous laisse que la honte d'avoir eu la faiblesse d'y ajouter foi. N'est-ce pas faire une espèce de farce de l'univers, & l'imputer au Tout-puissant, que d'adopter ces contes imbécilles des femmelettes, qui vous diront que l'emploi du Dé-

mon est de jouer à Colin-Mail-
lard avec les hommes , & de faire
devant eux des tours de passe-
passe ? Ces fables ridicules sont si
éloignées de faire partie de la
Religion , qu'elles sont même
contraires au bon sens ; ou si
c'est là ce que le peuple appelle
dévotion, ce ne peut être que
celle dont l'ignorance est la me-
re. Ces erreurs de votre enfance
doivent donc être abandonnées
avec votre bourlet ; & vous de-
vez être aussi confuse s'il arrive
jamais qu'on en reconnoisse en
vous , que si l'on vous trouvoit
jouant avec des poupées dans un
âge où l'on doit attendre de vous
des choses plus sérieuses.

Souvenez-vous encore , ma

10 *AVIS D'UN PERE*

chere Fille , que la Religion ne consiste pas dans de pieuses exclamations , ni dans de dévotes convulsions à l'Eglise , ni dans une maniere de prier extraordinaire. Quelques femmes paroissent au milieu de nos Temples dans une agitation si excessive , qu'elles nous persuadent que ce sont les remords de leur conscience qui les rendent si inquietes. D'autres ont une physionomie si indécise entre un regard dévot & un coup d'œil coquet , que ce mélange mal assorti rend ridicules les plus beaux yeux du monde. Ces affectations sont toujours suspectes ; semblables aux parfums trop pénétrants qui donnent à penser que ceux qui s'en

servent, en ont besoin. Réservez la ferveur de votre zele pour votre oratoire où vous n'aurez que Dieu seul pour témoin. Mais paroissez calme en public, sans négligence indécente, mais aussi sans tomber dans l'extrémité contraire.

Ce n'est pas la vraie dévotion qui excite en nous ce zele fanatique contre ceux dont la Religion differe de la nôtre. L'attachement que nous avons pour nos opinions, nous trompe souvent; il nous persuade que c'est un devoir d'accabler ceux que nous ne croyons pas dans la bonne voie. Pouffés par un mouvement d'amour - propre nous frappons sans ménagement, croyant que les blessures que nous faisons,

nous sont méritoires, & que nous combattons pour la querelle du Tout-puissant, tandis que nous ne faisons que satisfaire nos propres foiblesses. Notre dévotion n'éclatte si souvent sous cette forme que parce que notre tempérament l'y détermine : cette sainte colere se tourne en une sévérité farouche contre tous ceux qui contrarient nos sentimens; nous saisissons avec avidité tous les passages de l'Ecrivain, qui peuvent favoriser notre façon de penser; & parce que le courroux de Dieu s'est allumé quelquefois contre son peuple, nous concluons que la colere nous rapproche de la Divinité. Nous sommes si loin d'imaginer

d'imaginer que notre zele , mal
entendu , demande de l'indul-
gence de la part des autres , que
nous croyons avoir triomphé , &
nous nous estimons par le côté
qui mérite le moins de l'être.
D'autres , dont l'esprit est trop
crédule , n'admettent ni bornes
ni mesures , & sont aussi fiers d'a-
voir étendu leur foi , que les
Princes le sont d'avoir aggrandi
leurs Etats : ils ne pensent pas
que l'esprit peut être surchargé
ainsi que l'estomac. Car de mê-
me qu'on peut détruire à la fin
ce dernier en l'accablant de nour-
ritures pesantes , notre foi peut
aussi s'éteindre en l'opprimant
sous le poids d'un nombre infini
de choses puériles & incroyables,

114 *AVIS D'UN PERE*

sur-tout si nous ne nous permet-
tons pas de méditer sur ce qu'il
nous est ordonné de croire. Les
mélancoliques & les hypocon-
driaques sont sujets à faire con-
sister une grande partie de leur
Religion dans un air de tristesse
& de mauvaise humeur , accom-
pagné d'un regard farouche qui
les rend insupportables à tout le
monde ; ils déclament sans cesse
contre les amusements les plus
innocents avec autant d'empor-
tement qu'ils pourroient faire
contre les plus grands crimes.
C'est un masque qui ne couvre
presque jamais rien de réel : nulle
chose n'acquiert de la bonté en
s'aigrissant. Seroit-il vraisemblable
que la Religion , qui est la

meilleure de routes , fût plus parfaite , lorsqu'elle donne de l'aigreur à ceux qui la professent ? On peut même ajouter avec vérité que cette espece de dévotion arrogante & intraitable a peut-être plus fait de tort au genre humain , en l'effrayant , que les libertins n'en ont pû faire en l'infestant de leurs mauvais exemples.

Après vous avoir montré dans ce petit nombre d'exemples , auxquels j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, les abus qu'entraîne une fausse idée de la Religion, il est temps de vous apprendre en quoi elle consiste. Les définitions ordinaires que l'on en donne n'y ressemblent pas plus que les por-

traits qui sont sur les enseignes ; ressemblent aux Princes qu'on a eu dessein d'y représenter. Les mauvais Peintres dont on s'est servi de tout temps pour ces fortes d'ouvrages , ont employé de si mauvaises couleurs , & formé des traits si durs , qu'il seroit difficile d'y trouver quelque ombre de beauté ; on a de même dépeint la Religion sous un aspect si sauvage & si révoltant , que loin de nous y faire trouver des attraites , il ne sert qu'à nous en éloigner. On a commencé par nous la faire envisager comme une ennemie irréconciliable de la nature , tandis que non seulement elle lui est unie de la manière la plus étroite , mais qu'elle

a été produite dans le même instant qu'elle, pour être sa compagne & lui servir de flambeau : on ne peut les séparer sans leur faire violence à toutes deux. Rien n'est si doux ni si propre à nous captiver que la vraie Religion dans toute sa pureté. Loin de nous charger d'un fardeau inutile & insupportable, elle nous soustrait à l'empire de nos erreurs & de nos passions : au lieu de nous subjuguer avec rigueur, elle nous dégage de l'esclavage de nous-mêmes. Ne sommes-nous pas en effet des maîtres mille fois plus durs qu'elle, tant que nous vivons sans frein & sans contrainte sous la tyrannie de nos desirs?

La Religion est gaie & riante ;

18 *AVIS D'UN PERE*

bien loin de contraindre l'engagement, elle y est inséparablement unie. Rien de tout ce qui la compose n'est rebutant ni désagréable, quoi qu'en puissent dire les Bigots ignorants qui font tout leur possible pour nous la rendre insupportable. Un sage Epicurien souhaiteroit d'être véritablement dévot par le seul desir d'être heureux. La raison est le fondement de la piété & du bonheur; & celui qui vise au vrai plaisir, n'en a point d'idée ou l'a très-fausse, s'il espere le trouver séparé de la paix d'une bonne conscience.

La Religion est la sublime raison exaltée & perfectionnée; elle regne dans la région supérieure

de l'esprit où il se trouve moins de nuages ou de brouillards pour l'obscurcir ou l'éclipser. Elle est le fondement de toutes les vertus en même temps qu'elle les couronne : c'est la Morale épurée & élevée au plus haut degré pour s'approcher du Ciel, seul séjour où la perfection réside sans mélange. Elle purifie notre esprit, & le dégage des soins terrestres qui nous environnent. Elle n'a besoin ni des espérances ni des terreurs qu'on met en usage pour nous exciter à la pratique. Elle n'oblige point à s'abaisser jusqu'à emprunter des arguments pour nous la prouver, qui lui soient étrangers, puisque nous trouvons en elle-même tout

ce que nous pouvons desirer pour lui être fideles : si nous sommes assez heureux pour y être attachés par des liens solides , elle est capable de l'emporter sur tous les plaisirs que l'univers corrompu pourroit nous offrir. Dans toutes les choses où la raison doit être admise pour juger de leur valeur, la Religion aura l'avantage comme étant la plus belle de toutes, & la seule capable de combler nos desirs.

Ces principes une fois etablis, la Religion est digne que vous l'embrassiez de bonne heure, & que vous ne la considériez pas seulement comme une ressource. La plupart des femmes, lorsque l'âge a flétri leurs appas, & qu'elles s'apperçoivent

s'apperçoivent que la perte de leurs agréments les fait oublier du genre humain , se parent d'une dévotion affectée pour jouer encore un rôle dans le monde. Nos Temples leur servent d'asyle , lorsqu'elles se voyent accablées d'un dédain & d'un mépris qui s'accroissent à chaque instant , & qui loin de s'arrêter , les suivent jusqu'aux pieds des Autels. Une pénitence ainsi tardive n'est pour l'ordinaire qu'un masque qui sert à cacher le tourment affreux qu'elles ressentent de n'être plus belles. Cette réflexion les désespère , & leur arrache des soupirs & des larmes qui paroissent aux yeux du Public être versées pour une meilleure fin.

D'autres ont une dévotion qui ressemble fort à la fièvre par ses accès & ses interruptions : tantôt vous les voyez dans la tiédeur & le relâchement , & d'autres fois ravies en extase & transportées d'amour de Dieu. Il n'y a rien que vous ne deviez mettre en usage pour éviter ces inégalités : votre regle doit être de mener toujours une vie égale , constamment affermie dans le bien : que semblable à une source d'eau vive , elle puisse fournir sans cesse à l'exercice continuel de la vertu. Votre dévotion doit être ardente, sincere & dégagée de toute contrainte. Ainsi que vos autres devoirs , elle doit faire votre bonheur : autrement elle

vous sera inutile. Voici donc ce qui doit vous servir de règle pour juger de votre propre cœur.

Tant que vous accomplirez vos devoirs avec joie, c'est une preuve évidente qu'ils sont gravés dans votre ame, & que par conséquent l'observation en est sincère de votre part. Mais s'ils sont une gêne pour vous ; & que vous ne vous y prêtiez qu'avec peine, c'est une marque que votre cœur y résiste ; & tant que cette résistance durera , vous ne pouvez jamais être entièrement sûre de vous.

S'il vous arrive souvent d'être inquiète & agitée ; si les accidents & les malheurs inévitables de la vie vous touchent trop sensiblement, c'est une preuve

que votre dévotion est chancelante & mal affermie , puisqu'il s'y trouve encore tant d'alliage : celle qui est sincere & sans mélange , ne permet pas qu'aucun revers puisse nous troubler. Semblable à un baume salulaire , elle adoucit l'aigreur du sang , elle calme & dissipe les afflictions de l'esprit. Une ame toute entiere à ce sentiment , a le privilege d'être délivrée des passions , comme quelques climats heureux sont exempts des bêtes venimeuses. Si vous avez le bonheur de posséder une dévotion si pure , elle vous élèvera au-dessus de tous les chagrins auxquels le commun des hommes est exposé , faute d'un tel secours. Elle vous accoutumera

par degrés non pas à une stupide indifférence , mais à une résignation si sage & si soumise , que vous pourrez vivre au milieu de l'univers comme s'il ne faisoit que vous environner : semblable à vos vêtemens qui vous touchent sans vous affecter , parce que votre esprit & votre cœur n'y sont point attachés.

Prenez garde sur-tout à ne pas tomber dans l'erreur commune , en décidant des jugemens que Dieu doit porter sur les différentes actions des hommes. Nos vues sont trop courtes & notre esprit trop limité , pour que nous puissions faire avec équité , le partage & la distribution de sa miséricorde & de sa justice : il a jetté sur tous ses

desseins un voile épais, qui ne nous permet pas de prononcer, sans son ordre exprès, la sentence du genre humain; nous en arroger le droit, ce ne seroit pas seulement une imprudence, ce seroit une espece de sacrilege. Pour ce qui est des points fondamentaux de la foi, ne vous écarterez jamais de ceux de la Religion dans laquelle vous êtes née; * non-seulement parce qu'elle est la meilleure en elle-même, mais parce que la raison de s'y arrêter sur ce fondement est encore plus forte pour votre sexe que pour

* On s'apperçoit aisément que c'est un Protestant qui parle. Un Catholique ne s'exprimeroit pas ainsi. Le caractère de la vraie Religion est d'être une & sans partage : il n'appartient qu'aux Sectes de soutenir le système de la tolérance; elles sentent qu'elles en ont besoin.

le nôtre , attendu les recherches immenses que l'on a faites sur la Vérité , dont nous pouvons être instruits par des lectures qu'on n'exige pas de vous. L'Ecriture Sainte vous instruira assez pour vous affermir dans votre croyance ; & lorsque votre esprit sera suffisamment éclairé pour vous convaincre de la certitude de votre Religion , ce que vous pourrez faire de mieux , sera d'écarter avec tant de soin tous les doutes & les vains scrupules, qu'ils ne puissent jamais venir troubler le repos de votre ame.

Souffrez qu'en finissant , je vous donne encore un précepte pour être parfaitement instruite de tous vos devoirs , (ce qui ne

28 *AVIS D'UN PERE*

ne vous manquera jamais si vous le desirez de bonne foi) ; le voici en peu de mots : Perfectionnez votre jugement , & pratiquez la vertu. Si vous êtes assez heureuse pour acquérir ces deux avantages , il n'est pas plus sûr qu'il y a un Dieu , qu'il est certain que par lui toutes les vérités nécessaires à votre salut vous seront révélées.

Sur le Mariage.

APRÈS la Religion , l'objet le plus important pour vous, ma chere Fille, est la maniere dont vous devez vous conduire avec un mari. Le sujet est si vaste, qu'on ne peut fixer à cet égard

qu'un très-petit nombre de regles invariables. Les principes de conduite sont aussi différents les uns des autres, que les caracteres des hommes auxquels les femmes peuvent se trouver unies. Cependant je ne puis pas m'empêcher de vous faire quelques observations générales, qui, secondées des vôtres, pourront servir à vous mieux conduire dans la partie qui intéresse le plus votre bonheur.

Un des plus grands malheurs attachés à votre sexe, est qu'on permet rarement aux jeunes personnes de choisir elles-mêmes leurs maris. On croit que l'expérience & les soins de leurs parens sont de plus sûrs guides

30 *AVIS D'UN PERE*

dans une affaire d'une telle importance , que leur goût particulier. La timidité & la modestie les empêchent ordinairement de refuser ceux que leur famille leur propose , quoique leurs consentements intérieurs ne puissent pas s'accorder entièrement avec leur obéissance : dans ce cas, il ne leur reste rien à faire que de tâcher d'adoucir , par un effort de raison , un joug qui leur déplaît. Il faut que des réflexions sages sur toutes les choses qui pourroient les éloigner de leurs maris, les ramènent par degrés à rendre au moins supportable un sentiment , qui , négligé, se tourneroit en aversion.

Vous devez d'abord poser pour

fondement général, qu'il y a une inégalité certaine entre les deux sexes ; & que pour la meilleure économie de l'univers, les hommes que Dieu a établis pour en être les législateurs , ont eu en partage plus de raison que les femmes. En conséquence on a assigné la complaisance à votre sexe , comme étant nécessaire pour mieux remplir les devoirs qui lui étoient imposés. Ce rôle paroît humiliant au premier coup d'œil ; mais en l'examinant, vous trouverez que la Nature, loin d'être injuste à votre égard, vous a beaucoup mieux traitées que nous. Elle vous a récompensées, par tant d'autres avantages, de cette première distribu-

tion qui sembloit inégale, que le droit de se plaindre ne doit plus être accordé qu'à nous. Il est en votre pouvoir non-seulement de vous délivrer de l'esclavage, mais encore de subjuguier vos maîtres, & de faire tomber, sans violence, à vos pieds leur puissance & leur autorité. Nous sommes formés avec différents avantages, pour pouvoir compenser mutuellement nos défauts. Votre sexe a besoin de notre raison pour se conduire, & de notre force pour le protéger; nous avons besoin de vos graces pour adoucir la dureté de notre caractère, & contribuer à rendre notre vie plus agréable.

Nos premières années sont

uniquement confiées à vos soins ; pendant tout le cours de notre enfance vous regnez sur nous sans aucune résistance de notre part : par ce moyen vous avez l'avantage de nous donner les premières impressions. Dans un âge plus avancé , votre empire , loin de diminuer , acquiert encore de nouvelles forces , qui bien conduites & bien ménagées , ont plus de pouvoir sur nous en votre faveur , que tous nos privilèges & notre despotisme n'en peuvent prétendre pour vous assujettir. Vos regards ont plus de puissance que nos loix ; & vos larmes , en nous subjuguant , anéantissent sans peine une autorité que nous vous cédon sans regret.

Il est vrai que la loi du mariage s'exprime d'une maniere un peu dure pour votre sexe : elle n'exige de nous que de l'amour , tandis qu'elle vous condamne à l'obéissance. Obéir est un mot désagréable à entendre , & encore plus à exécuter : cette distinction si humiliante pour les femmes , établie en faveur de leurs maris , est encore d'autant plus difficile à supporter , qu'elle s'accorde mal avec les soins & la soumission qui précèdent pour l'ordinaire un pareil engagement. D'ailleurs l'universalité de la regle semble être injuste ; il paroîtroit raisonnable d'exempter des regles ordinaires les femmes , qui , par l'élevation de leur esprit

& la sagesse de leur conduite , ne doivent pas être comptées parmi les autres , pour lever la juste objection qu'on peut faire contre cette fausse mesure de l'égalité générale.

Les défenseurs de votre cause pourroient encore alléguer, qu'attendu que dans toutes les autres Loix on peut appeller de la lettre à l'équité , il paroîtroit raisonnable qu'on créât une Cour souveraine d'une juridiction plus étendue que les autres , où quelques femmes , sur qui la Nature bienfaisante auroit versé ses dons sans mesure , pour les élever au-dessus de leurs semblables , pussent être admises à faire valoir leurs droits. Ce seroit à elles que

les autres auroient recours pour obtenir qu'au moins on mitigeât une sentence prononcée généralement & sans restriction contre tout le sexe. Les sujets de séparation sont maintenant si indécents , qu'il y a peu de femmes assez hardies pour acheter leur liberté au prix de leur modestie , toujours exposée dans ces malheureuses circonstances. D'ailleurs les oppositions qui se trouvent dans les caracteres, exigeroient plus que toute autre chose un remede auquel les Loix n'ont point pourvû : ceux qui les ont faites avoient trop peu de délicatesse pour obvier à de semblables inconveniens. On pourroit encore citer un
grand

grand nombre d'autres exemples pour justifier vos plaintes.

Mais pour répondre à ces reproches , peut-être justes en apparence , il suffira de dire que l'institution du mariage est trop sacrée pour admettre la liberté d'y rien changer. Ce n'est pas sans fondement qu'on a supposé votre sexe plus foible que le nôtre ; cette supposition rend donc juste & raisonnable votre assujettissement à notre domination. Nulle règle ne peut être si parfaite , qu'elle n'admette quelques exceptions ; mais la Loi a présumé qu'elles seroient très-rares , & qu'il seroit plus sage de tolérer quelques injustices dans un très-petit nombre de cas, que

38 *AVIS D'UN PERE*

de rompre un établissement d'où doit dépendre tout l'ordre de la société.

Vous devez par conséquent chercher à faire votre bonheur de ce qui est établi par la Loi & la Coutume , & ne pas vous imaginer vainement qu'on les changera en votre faveur. Mais afin que vous ne vous découragiez pas , comme si ce mal étoit sans remede, sçachez que par une conduite adroite & sage il fera dans votre pouvoir de vous délivrer de plusieurs choses que vous regardez comme un désavantage. Pour votre instruction , je vais vous donner une idée des causes les plus ordinaires de la méfintelligence des ma-

ris & des femmes , afin que vous puissiez veiller continuellement sur vous-même , & lorsque vous ferez mariée , savoir la maniere dont vous devez vous conduire pour corriger les défauts de votre mari , & prévenir les vôtres.

Vous devez considérer d'abord que vous vivez dans un siècle dont la perversité a rendu certaines foibleffes si communes , que les hommes semblent avoir acquis par-là le droit d'exiger qu'on les leur pardonne. Sur cet objet , la balance n'est pas égale entre les hommes & les femmes : les premiers y jouent le rôle de tyrans par une partialité injuste , en faisant un crime impardonnable aux femmes de

ce qui, chez eux, ne passe que pour une galanterie qui ne mérite tout au plus qu'une legere censure. Le fondement & l'excuse de cette injustice est qu'on veut préserver les familles d'un mélange qui les aviliroit & les troubleroit. Il est donc inevitable à votre sexe de ne pas porter la plus grande partie de la punition, tant que l'honneur des hommes, sur cet article, dépendra des femmes. Mais si dans ce partage il se trouve quelque désavantage de votre côté, n'en êtes-vous pas plus que récompensées, puisque vous avez sous votre garde l'honneur de toutes les familles ? La considération qu'une si grande confiance doit vous donner, com-

pense l'injustice apparente dont vous vous plaignez ; & ce pouvoir que l'univers vous a donné , ne peut guere manquer de mettre un frein à la dureté d'un mauvais mari , & d'augmenter l'estime & la tendresse d'un bon. Ce principe une fois posé , ressouvenez-vous qu'après le danger de commettre des fautes contre votre devoir , le plus grand est celui de voir celles de votre mari. Vous ne devez pas paroître examiner sa conduite. Si c'est un homme qui ait du sens , il condamnera lui-même sa folie , & c'est assez pour l'en guérir : s'il n'en a point , vos plaintes l'aigriront , & ne le réformeront pas. Les reproches, dans de pa-

reilles circonstances, ressemblent à une déclaration de guerre où l'on se prépare aux représailles, & ce seroit pour un homme qui pense, une réflexion fort à craindre. D'ailleurs une femme ne peut montrer alors beaucoup de chaleur & d'emportement, sans s'exposer à des interprétations très-indécentes. La modestie autant que la prudence doivent donc la retenir; car ses plaintes la rendroient beaucoup plus ridicule que l'injure qui les a excitées. Mais ce seroit encore entendre plus mal vos intérêts que de publier des torts de cette espece à tout l'univers, dans l'espérance que le Public prendra les armes & se liguera en votre faveur :

vous trouverez contre votre attente que vos clameurs n'auront d'autre effet que de vous rendre la fable de tous les cercles ; vous ferez un objet de raillerie pour ceux qui vous connoîtront , & même pour ceux qui ne vous connoîtront pas, jusqu'à ce qu'une nouvelle folie vienne occuper le Théâtre à son tour. La sottise d'une telle conduite est trop évidente pour mériter la peine d'être plus approfondie. Soyez donc assurée que dans ce cas votre discrétion & votre silence seront les reproches les plus puissants de tous. Une ignorance affectée (qui rarement est une vertu) en devient une grande dans cette circonstance. Et

quand votre mari verra les efforts que vous faites pour dissimuler aux yeux du Public le chagrin que vous devez ressentir, ce sera le plus fort argument pour lui persuader de cesser d'être injuste envers vous. D'ailleurs cette foiblesse le rendra naturellement plus facile & plus complaisant sur d'autres articles, soit pour couvrir, soit pour racheter en quelque façon son offense. Ainsi tant qu'elle durera, vous pourrez en tirer quelques avantages : & tant que vous les ressentirez, vous aurez le fondement le plus raisonnable de présumer qu'une si bonne conduite le ramenera enfin entièrement à vous. Il n'est rien de si glorieux

glorieux pour une femme que d'avoir remporté une telle victoire. Un homme dont les mœurs ont été réformées par ce moyen, est pour jamais assujetti à la vertu de sa femme ; & la patience qu'elle a eue pendant quelque temps , est plus que récompensée par un triomphe qui doit durer aussi long-temps que sa vie.

Un autre défaut que je suppose encore dans votre mari, est un trop grand goût pour le vin : quoique je convienne qu'il est des vices plus odieux que celui-là , j'avouerai cependant qu'il n'y en a point de plus difforme, lorsqu'on n'y met point de frein. Mais après tout, si l'on ne sauroit trop déplorer une coutume qui

46 *AVIS D'UN PERE*

rend ce mal si général, il faut convenir aussi qu'elle le rend moins difficile à supporter : il ne sera donc point singulier que vous trouviez ce vice dans votre mari ; les exemples n'en sont que trop fréquents & trop publics, sans que les femmes en soient cependant beaucoup plus malheureuses. Inspirés par l'amour-propre, nous chargeons les expressions de tous les sentiments qui nous affectent ; nous appliquons les termes d'infortunes & de disgraces à toutes les choses que nous n'aimons pas ; nous oublions que le partage de l'humanité est un composé de biens & de maux, & que cette vie ne sauroit être tout-à-fait exempte

de troubles & d'inquiétudes : nous sommes trop heureux si nous échappons au degré de malheur qui pourroit nous accabler , & si nous jouissons de quelques avantages capables de diminuer l'ennui des choses qui nous déplaisent. Tout a deux faces ; & nous devons pour notre bonheur , diriger nos pensées vers celle qui peut nous être moins désagréable. Si vous n'envisagez que le mauvais côté d'un homme livré au vice que je viens de dépeindre , il vous présentera une idée si rebutante , qu'il ne vous sera pas possible de la soutenir. Voyons donc s'il est quelque point de vûe moins défavorable où nous puissions le consi-

dérer autant qu'une femme peut y être intéressée.

Je ferois tenté d'avancer (si la singularité de l'expression peut être justifiée) qu'une femme doit rendre graces au Ciel que son mari ait des défauts. Je ne mets au jour ce paradoxe apparent, ma chere Fille, que pour votre instruction, n'ayant, en écrivant, aucun autre dessein. Un mari sans défauts est un dangereux observateur : il a la vûe si perçante, & le coup d'œil si juste, qu'on est sans cesse exposé à sa censure. Je ne doute pas que votre vertu ne soit à l'abri des recherches les plus scrupuleuses; cependant peu de femmes pourroient soutenir un examen exact

de leurs paroles & de leurs actions fait par un jugement sain & sans nuages. Rien n'adoucit plus la fierté de notre caractère, que l'alliage de nos foiblesses ; c'est par elles que nous apprenons à ne pas traiter trop durement les autres, nous qui avons si souvent besoin de leur indulgence : ce sont elles enfin qui mettent un frein à notre censure, lors même qu'elle est juste. Les défauts & les imperfections des maris, les ramènent ordinairement à leurs femmes, & leur font subir sans contrainte un joug auquel des hommes sans passions ne voudroient pas s'assujettir. Le genre humain est naturellement si orgueilleux, qu'il

30 *AVIS D'UN PERE*

ne peut être adouci que lorsqu'il est humilié par la vûe de ses foibleſſes. Notre corruption eſt telle , que nos défauts personnels contribuent davantage à nous concilier les uns avec les autres , que tous les préceptes des Philoſophes & des Docteurs : les défauts que la nature a donnés en partage à notre ſexe , ne contrebalancent que trop les défavantages du vôtre ; ainſi vous devez plutôt ſonger à tâcher d'en tirer parti , qu'à nous en vouloir du mal.

Suppoſons, par conſéquent , qu'il vous arrive d'avoir un mari ſujet aux débauches de la table ; ſi vous êtes ſage & patiente , ce vice en lui ne ſervira qu'à jeter

un voile sur vos défauts, & à donner un tour plus agréable aux choses qui lui plairont déjà en vous : d'ailleurs il est certain qu'il en fera moins recherché des autres, & par cette raison il vous en aimera peut-être mieux.

Considérez encore que lorsqu'un mari par ses débauches se met souvent hors d'état de se servir de sa raison, sa femme insensiblement acquiert le droit de gouverner dans les intervalles ; son crédit & son pouvoir augmentent dès-lors dans sa famille ; avec un mari plus sobre & plus tempérant, qui jamais ne se mettroit dans l'incapacité de gouverner lui-même, elle ne fût peut-être jamais parvenue au

même degré d'autorité. Si ces observations ne sont pas capables de consoler entièrement, au moins sont-elles une espece de ressource; elles ne peuvent pas faire une vertu de la débauche, ni une félicité d'avoir un mari porté à ce vice; mais vous travaillerez pour vous-même en tâchant par ce moyen de rendre votre vie la moins malheureuse qu'il sera possible: si c'est votre destinée, il faut, par de sages réflexions, rendre au moins supportable un fardeau qui sans cela vous accableroit.

Ce que vous pouvez craindre encore, & que je veux mettre sous vos yeux, c'est d'avoir un mari emporté ou de mauvaise hu-

meur: mais pensez qu'en général tous les hommes violents rachètent ce défaut dans d'autres occasions par une complaisance excessive. Tel qui sans raison se met en colere aujourd'hui, fera demain doux & complaisant sans en avoir plus de sujet; de façon qu'en examinant avec soin comment les différents ressorts de la tête ont coutume de se mouvoir, vous pourrez aisément parvenir à les faire tourner à votre gré. Au lieu d'être effrayée de ses mouvements violents, vous les dirigerez pour en faire retomber l'effet où vous voudrez: c'est ainsi que les poisons les plus dangereux deviennent les remèdes les plus efficaces, lorsqu'une main

§4 *AVIS D'UN PERE*

habile sçait les préparer avec art ; autrement la moindre méprise les rend mortels. Il faut un soin des plus attentifs & des plus suivis pour vivre en paix avec un homme de ce caractère. La colère vient de l'orgueil , & rend un homme si prévenu en sa faveur , qu'il se roidit contre la contradiction , s'imaginant qu'on l'humilie toutes les fois qu'on ose être d'un avis contraire au sien. Vous devez prendre garde dans ce cas d'augmenter l'orage par un mot inconsideré , ou d'allumer le feu, tandis que le moindre petit vent peut le souffler sur vous. Il faut donc habilement lui céder tout l'avantage qu'il peut desirer , jusqu'à ce qu'il soit

calmé ; & pour lors , par des degrés presque insensibles , vous pourrez le ramener & gagner encore la victoire. La modération appliquée à propos est une espece de charme qui pourra dissiper sa colere déplacée : un doux sourire le corrigera , tandis qu'une réponse dure & piquante n'auroit servi qu'à l'aigrir davantage. Plutôt que de n'en pas faire assez dans ces occasions , si les autres remedes sont trop foibles , on peut employer un peu de flatterie ; dès qu'elle est nécessaire , elle cesse d'être criminelle. Si le foible d'un mari est une humeur sombre & bourrue , plutôt qu'un emportement vif & impétueux , on peut encore trouver

des ressources pour supporter cette peine plus aisément. Pour y parvenir, il faut d'abord que vous sachiez que ceux qui ont plus de bon sens & de jugement que les autres, ont naturellement un peu de misanthropie, & que toutes les folies du genre humain, dont la plupart ont presque acquis le droit d'être respectées, peuvent exciter fréquemment de l'aigreur dans l'esprit des hommes qui pensent. Ainsi ce qui généralement peut être appelé mauvaise humeur, n'est pas toujours un défaut : ce n'en est un que lorsqu'elle est mal appliquée, ou qu'elle dure trop long-temps sur des sujets qui n'en valent pas la peine. Vous ne

devez donc pas par cette raison vous hâter d'attacher une mauvaise opinion à un caractère qui ne la mérite peut-être pas ; & quand il seroit vrai que votre mari ressentiroit trop vivement les ridicules dont il seroit choqué , il pourroit fort bien arriver que votre erreur méritât plus de blâme que sa causticité. Si un mari se conduit quelquefois avec tant d'indifférence pour sa femme, qu'elle s'en trouve offensée, elle est injuste d'y donner un mauvais sens , si elle peut en donner un bon.

Quelques femmes croient que leurs maris sont de mauvaise humeur & les traitent avec indifférence, lorsqu'ils se condui-

58 *AVIS D'UN PERE*

sont avec elles autrement qu'ils ne faisoient quand ils étoient leurs amants. D'autres ne permettent pas d'intervalles ou de diminution dans les expressions de tendresse dont ils se servent envers elles, & ne veulent point admettre de différence dans les temps ; elles paroissent oublier qu'il est impossible à aucun homme de rester toute sa vie dans ce degré d'ardeur extravagante où l'on est dans de certains moments. Un homme peut être quelquefois moins empressé dans ces petites choses, sans aucune raison de refroidissement qui puisse être désobligeante ; comme une femme aussi peut être moins attentive

dans des occasions peu importantes, sans qu'on en puisse conclure qu'elle en est moins tendre. Si votre mari étoit réellement né de mauvaise humeur, & que ces accès de misanthropie fussent si fréquents, qu'ils ne pussent point avoir d'excuse, ce seroit à vous à avoir des yeux assez perçants pour discerner les premières apparences de nuages, & à veiller pour saisir le moment où ils seront passés ; ils dureront peu, si on ne leur donne point d'aliment ; mais quand on a l'esprit chagrin, les moindres choses fâchent, & il est nécessaire de laisser à l'humeur noire le temps de se consumer elle-même, avant que d'oser entre-

prendre de la calmer.

Le mariage est une loterie où les bons lots sont en petit nombre. S'il vous arrive d'avoir en partage un mari avare , j'avoue que vous aurez sujet de vous plaindre : cependant ce mal peut encore être supporté, quoiqu'il y ait peu de passions plus intraitables que l'avarice. Vous devez d'abord examiner avec soin si vous ne vous trompez pas dans la définition que vous faites de ce vice; ensuite réfléchir sur l'état de la fortune de votre mari , & peser les raisons de chaque dépense que vous exigez de lui , avant que d'avoir droit de le taxer d'avarice. Les plaintes sur cet article sont maintenant si générales

les contre tous les maris , qu'on doit les croire souvent mal fondées : il est impossible qu'ils méritent tous cette censure ; & par conséquent il est certain qu'elle est quelquefois mal appliquée. Celui qui épargne sur tout, est un avare inexcusable ; & celui qui n'épargne sur rien, est un fou inexcusable. Le juste milieu est d'épargner dans ce qui est le moins nécessaire, & de dépenser plus libéralement dans les différentes circonstances où notre situation peut l'exiger. Mais cette règle , toute sage qu'elle est , ne satisfait pas toujours. Il y a des femmes qui ne se plient point à l'économie, & qui sont portées à révoquer en doute la

tendresse de leurs maris, si on met à leurs dépenses d'autres bornes que celles de leurs fantaisies. Evitez donc cette partialité ; c'est un des défauts les plus dangereux, toujours offensants vis-à-vis d'un homme qui pense. Il trouvera fort mauvais que sa femme veuille se donner la préférence sur toutes celles de son état & de sa famille. Admettez même, si vous voulez, le comble du malheur, c'est que votre mari porte l'avarice au point de vous refuser jusqu'aux choses les plus nécessaires ; vous devez encore dans cette circonstance, comme dans les autres, tâcher de diminuer, autant qu'il vous sera possible, ce que vous y trouverez

d'affligeant pour vous. Pour cet effet , il faut observer les moments les plus favorables pour lui parler. Lorsque vous aurez quelque chose à proposer qui soit contraire à son caractère, employez-y un ami sage, même un étranger ; il obtiendra souvent plus qu'on ne vous accorderoit à vous-même. Quelquefois vous pourrez avec adresse paroître penser comme lui sur les choses qui coûtent le plus à son avare ; par ce moyen vous trouverez plus aisément l'occasion de le persuader sur celles qui lui seront plus indifférentes. Nos passions ne marchent jamais d'un pas égal , & sont sujettes à augmenter ou diminuer selon les

différents objets qui nous occupent. C'est en vain qu'on voudroit les arrêter ou les restreindre dans les choses où notre esprit est particulièrement attaché. Sur les autres matieres elles sont plus traitables, & laissent quelquefois assez de raison pour écouter tranquillement, & pour permettre même qu'on les contraire. Il y a plus ; c'est que peu d'hommes sont avares au point de ne pas oublier dans de certaines occasions leur penchant naturel pour tomber dans l'extrêmité opposée ; de sorte que le même homme qui se reproche le nécessaire, deviendra prodigue pour quelques instants, si l'orgueil s'empare de lui : dans d'autres

circonstances sa colere aura les mêmes effets. Quelquefois un accès de vanité, d'ambition, même de tendresse, pourra étendre la sphere de ses idées; une légère pointe de vin agira sur cette humeur intraitable, & la suspendra pour un temps. Votre soin doit être dans ce cas de saisir ces heureux caprices, & de n'en laisser échapper aucun sans en tirer quelque avantage: on peut dire même, avec fondement, qu'une femme manque d'art si elle n'est pas capable de tirer parti de ces occasions favorables. Les inconvénients que l'avarice de son mari peuvent lui faire craindre, seront sans effet, si elle fait prendre dans

66 *AVIS D'UN PERE*

ces moments les mesures nécessaires pour s'en garantir, du moins en grande partie. Soyez donc sûre, ma chere Fille, qu'avec de la patience & de la douceur vous parviendrez à pallier les mauvaises qualités de votre mari, si ce n'est même à les corriger, à moins que ce ne soit un monstre contre qui tous les remèdes seroient inutiles; mais j'espère que vous ne ferez pas assez malheureuse pour y être exposée. La dernière supposition qu'on peut faire, est que votre mari ait l'esprit foible, & soit incapable par conséquent de gouverner ses affaires par lui-même. Je conviens que ce cas entraîne après lui des inconvé-

niens sans nombre ; mais la Providence envoie rarement des maux sans remède , ou elle les mitige pour rendre cette infortune moins pesante. Vous devez d'abord observer qu'une femme joue très-souvent un plus beau rôle dans le monde , lorsque son mari n'en joue pas un grand ; & le même motif qui détermine une femme à choisir de préférence une femme de chambre laide , doit la faire vivre sans répugnance , si ce n'est pas avec plaisir , avec un mari qui manque d'esprit : l'une & l'autre comparaison lui devient également avantageuse. Si vous êtes honteuse dans de certains cas d'avoir un tel mari , vous serez aussi

moins esclave que vous ne le seriez peut-être s'il étoit moins borné : son incapacité dans les choses où l'on pourra avoir besoin de lui, vous affligera sans doute quelquefois ; mais songez que vous acquérerez par ce moyen le droit de gouverner, si vous en faites le bon usage qu'on en doit faire : car c'est presque comme s'il étoit mort, & c'est à sa femme qu'appartient l'administration des affaires. Soyez donc sûre que si vous avez un imbécille, vous seule profiterez de sa foiblesse, si vous voulez vous en donner la peine. Mais comme un sot est toujours dangereux lorsqu'on le laisse gouverner par d'autres, vous devez employer

ployer toute votre adresse à le subjuguier. Pour en venir à bout, il faut s'y prendre avec toute l'habileté & la finesse possible ; & sur toutes choses prendre garde de faire appercevoir le Public de son imbécillité. Le peu de cas que vous en ferez intérieurement ne doit pas empêcher que vous n'ayiez pour lui à l'extérieur toute la considération que vous lui devez comme sa femme : le mépris que vous témoigneriez pour lui dans le monde , donneroit à des spectateurs judicieux des motifs pour en faire la première application sur vous-même ; & d'ailleurs c'est une voie si indécente , qu'elle peut à la fois irriter la patience d'un sot , & lui

faire rompre ses fers, pour reprendre un empire qu'il vous avoit cédé sans regret, dans l'espérance de vivre plus tranquillement. En un mot, la méthode la plus sûre & la plus approuvée est de se conduire comme un Ministre prudent envers un Monarque imbécille, de lui donner en secret les ordres que vous devez recevoir de lui publiquement.

Malgré tous ces avantages, ce que vous devez le plus desirer c'est un mari qui connoisse l'étendue de sa puissance, & sache en user avec sagesse; un mari dont l'empire soit si fort adouci par sa tendresse, que vous vous apperceviez à peine de votre subordination; un mari qui vous

rende tant d'attachement & de confiance pour la juste estime qu'il vous inspirera, que vous ne manquiez jamais d'autorité, quoi que vous en fassiez rarement usage. Un tel époux est autant au-dessus des autres que la soumission raisonnable pour un Prince, grand par lui-même, est préférable à une indépendance sans bornes, toujours accompagnée de trouble & de confusion.

Avant que de quitter ce sujet, il est à propos de vous instruire sur la conduite que vous devez tenir avec les parens & les amis de votre mari. Ce point exige de vous beaucoup d'attention; étudiez la maniere dont vous devez vivre avec eux, avec en-

core plus de soin que les autres devoirs de la société : cet objet est d'autant plus important pour vous, que les fautes que vous feriez dans ce genre pourroient être irréparables. La famille où vous entrerez aura lieu de vous regarder comme une étrangere qui sort de son pays pour passer dans un autre. Vous devez vous conformer à ses usages , & ne pas vouloir lui donner des loix de votre propre autorité ; car les amis , dans ce cas , s'éleveroient peut-être contre vous, & regarderoient votre projet comme une usurpation illégitime & comme un attentat au bon ordre. Vous ne sauriez donc prendre trop de précaution pour éviter les moindres

dres apparences d'aucun projet de cette espece. Pour pouvoir même vous conduire dans la suite selon vos principes avec moins de difficulté, commencez par adopter ceux des amis de votre mari. Gagnez de bonne heure leur amitié en vous attachant à eux : cette préférence les séduira; & comme rien n'est si reconnoissant que l'orgueil dès qu'on le flatte, ils chercheront à l'envi à vous donner des louanges; & lorsqu'ils vous auront aidée à graver profondément dans le cœur de votre mari, la bonne opinion qu'il aura déjà conçue de vous, vous dépendrez beaucoup moins d'eux, quoique vous ne deviez rien négliger pour vous

les confer ver. Vous devez d'ailleurs considérer qu'un homme gouverné par ses amis, s'irrite très-aisément par eux; & que celui même qui n'est pas dans ce cas-là exige cependant par amour-propre que sa femme ait des égards pour eux, & paroisse du moins en faire cas. Il peut être encore blessé par le point d'honneur, lorsqu'il s'agit de ses parents & qu'on les néglige. Rien n'est plus dangereux que de combattre un sentiment fondé sur la vanité; c'est la passion la plus obstinée & la plus durable de toutes: aussi est-il bien difficile d'établir une paix certaine où doit toujours habiter cette première cause de la guerre. Votre

attention sur cet article est par conséquent de la plus grande importance.

Pour mieux réussir, il ne faut passer aucune impertinence à vos Domestiques, prendre garde que leur fantaisie ne vous communique aucune impression, & ne pas souffrir qu'ils s'arrogent le droit de décider, même dans les affaires de la plus petite conséquence ; il en peut résulter de fâcheux effets pour vous. Pour vous en convaincre, ressouvenez - vous que lorsqu'une Princesse arrive dans un pays pour en épouser le Souverain, tous ceux qu'elle amène avec elle, sont si fort soupçonnés d'y apporter des intérêts étrangers, que

dans la plûpart des Cours on les réduit insensiblement à un très-petit nombre ; on leur fait même jouer un si petit rôle , qu'ils ne mettent personne dans le cas d'être jaloux d'eux. Une jeune personne nouvellement mariée peut se considérer de même , proportion gardée-, & par conséquent il est plus sage à vous de gagner l'affection des Domestiques que vous trouverez dans la maison de votre mari , que de vous attacher trop fortement à ceux que vous y amenerez.

Vous regarderez peut-être avec mépris ces réflexions comme trop basses & trop peu importantes pour mériter votre attention ; mais sachez , que sem-

blables aux courants les plus rapides qui ne sont formés que de quelques filets d'eau de différentes sources , les plus grands événements de votre vie seront en grande partie déterminés par des choses que vous regardez comme des bagatelles ; mais l'avantage qu'elles auront eu d'être les objets de vos premières actions , en rendront les effets plus intéressants qu'on ne pourroit le croire , à n'en considérer que la valeur.

Je finirai cet article, ma chere Fille , en vous conjurant de tâcher d'oublier , autant que la tendresse & la reconnoissance pourront vous le permettre, l'indulgence que vous aurez trou-

vée en moi. Après une éducation aussi douce que celle que vous recevez , les moindres choses vous dégoûteront , & les plus légères réprimandes vous paroîtront trop dures. Mais la tendresse que j'ai pour vous , ma chere Enfant, est d'une autre nature; elle est particuliere aux bons peres , & différera toujours de celle que vous pourrez trouver ailleurs, dans quelque maison que vous soyez transplantée. Cependant on pourra vous aimer aussi dans cette famille étrangere , & ne vous donner aucun sujet de plainte. Il ne faut pas vous effrayer non plus au premier coup d'œil d'une scene toute différente de celle où vous aurez vécu

jusqu'à ce moment ; car lorsque vous y ferez accoutumée, vous aimerez peut-être mieux la maison où vous ferez entrée que celle que vous aurez quittée. La tendresse de votre mari aura tant d'avantage sur la mienne, que j'abandonnerai avec plaisir toute concurrence ; & comme je vous aime pour vous, je me trouverai encore trop heureux de vous céder à un tel rival.



Sur la conduite dans son Domestique , avec sa famille & ses enfants.

VOUS avez une observation à faire, ma chere Fille, sur laquelle vous devez réfléchir souvent, c'est qu'il est des degrés d'attentions & de soins qui vous rendront plus ou moins estimable aux yeux du monde, dans les différentes circonstances de votre vie. Plusieurs actions qui contribueroient à nous faire aimer & respecter, peuvent être obmises sans aucun reproche; mais il n'en est pas de même de celles où votre devoir est indispensablement attaché. La négligence en pareil cas

est un tort que l'on ne pardonne point , & qui vous exposeroit immanquablement à une critique beaucoup plus sensible & plus difficile à supporter que la légère contrainte que vous voudriez éviter. De cette espece sont le gouvernement de votre maison , de votre famille & de vos enfants. Comme il est le partage de votre sexe , on a lieu d'attendre que vous vous en acquitterez bien ; mais si vous le négligez par paresse , ou si vous vous en acquittez mal , faute d'expérience ou de capacité , loin d'être un secours , vous ne ferez qu'un surcroît d'embarras pour la famille où la Providence vous aura placée.

Je dois d'abord vous avertir que l'estime & le respect qu'on nous témoigne, ne sont pas durables, s'ils ne prennent leur source dans l'utilité dont nous pouvons être à ceux qui dépendent de nous. Les hommages & la vénération suivent l'intérêt qui les détermine : on court en foule s'adresser à ceux dont on attend quelque récompense en échange de ses assiduités. Sur ce principe, la soumission, même de la part des enfants & des domestiques s'anéantira par degrés envers celle qui ne daignera pas leur donner ses soins. Une ancienne Gouvernante aura plus de pouvoir dans la maison que la Maîtresse elle-même avec tout son vain appa-

reil de grandeur , si elle abandonne par choix le droit & l'avantage de gouverner. Prenez donc garde de devenir inutile , ou par un excès de bonté naturelle , ou par une sotte vanité. Quelques femmes croient qu'il est du bon air de ne pas s'abaisser jusqu'à se mêler du détail de leur maison & de leur famille ; d'autres n'osent se donner aucun soin , dans la crainte de se fatiguer & de flétrir par-là leurs appas. L'orgueil & l'amour-propre mal entendu leur font penser qu'elles ne doivent jamais descendre de leur grandeur , & qu'elles s'aviliroient en s'occupant de devoirs qui ne leur paroissent pas assez élevés pour des femmes de qualité ;

elles oublient que les plus grands Princes ont beaucoup de peine à se conserver le respect de leurs sujets , lorsqu'ils négligent l'administration de l'Etat. Jamais on n'éleva des autels à des Dieux inutiles : ils avoient tous quelques qualités prétendues qui leur attiroient l'hommage du genre humain. Il n'est donc rien de plus insensé à une femme que d'attendre des respects & de la considération, tandis qu'elle est fermement résolue de ne mériter ni l'un ni l'autre. La beauté seule ne suffit pas : elle ne dure pas assez long-temps pour pouvoir donner droit de compter sur elle; & quand par hasard elle ne s'envole pas aussi promptement qu'à l'ordinaire,

ce

ce ne feroit pas encore un sûr garant. Car lorsque le temps a épuisé la violence des premiers transports , & que la fraîcheur de la jeunesse est passée , quoiqu'il puisse encore rester quelques attraits , les hommes recouvrent leur vûe que la passion avoit éblouie , & se livrent à la censure , autant qu'ils s'étoient livrés à l'admiration. L'humeur d'un mari n'est-elle pas excusable , quand sa femme d'un air oisif & ennuié monte & descend sans objet dans sa maison , passe sans aucun motif d'un appartement dans un autre , & ne se considère chez elle que comme faisant une visite ? Enfin après que sa légèreté s'est occupée fé-

rieusement d'un nombre infini de minuties , elle parvient à l'heure du dîner , elle se met à table , où toute son occupation est d'étourdir la compagnie par des propos précieux & étudiés. Le dîné fini , elle sort aussi-tôt pour aller encore de nouveau fatiguer ses connoissances qui ne sont déjà que trop excédées d'elle. Sa conversation du jour est arrangée dès le matin, & elle commence à déployer sa prétendue éloquence dès la porte de l'anti-chambre ; elle est partie de chez elle chargée de bagatelles , & n'y rapporte que les frivolités dont on l'a occupée : à son retour elle raconte à sa fidelle confidente les triomphes que ses imperti-

nences du jour lui ont fait remporter. Alors enivrée de flatterie & dans le négligé le plus galant, elle va se coucher si contente d'elle-même, que son esprit rempli de sa félicité lui procure les rêves les plus agréables. Une telle femme est rarement occupée sérieusement, si ce n'est avec celles qui sont chargées du soin de sa parure. Sa famille & ses enfants pourront peut-être par hasard occuper quelque-une de ses pensées; mais sur cette matière même elle s'arrêtera toujours de préférence aux objets les plus frivoles. On a donc raison de plaindre un mari que ses affaires obligent d'être souvent hors de chez lui, & à qui la con-

duite de la maison seroit même en quelque façon indécente, lorsqu'il ne trouve dans sa famille ni ordre ni tranquillité , & qu'il n'entend que des plaintes de toute espece, qui proviennent toutes cependant de la même cause. Une femme assurément se trompe fort si elle croit compenser tous ses défauts par des ornements superflus. Mais on la convainc enfin de son erreur, & il ne lui reste que le chagrin de sentir le peu de cas qu'on fait d'elle. N'est-il pas juste en effet que les femmes qui ont résolu de passer leur vie dans une inutilité continue, subissent la peine qui leur est dûe ? Lorsque ce malheureux moment arrive , il excite d'a-

bord de la colere en elles ; ensuite lorsqu'elle est passée , elles desireroient peut - être devenir plus sages: elles ne font pas réflexion que la sagesse non plus que les graces ne reviennent pas à nous dès que nous jugeons à propos de les rappeler ; qu'il est des temps & des termes fixés pour toutes les deux , & que lorsqu'on les a trop long-temps négligées, notre punition est d'en être privées pour jamais ; il ne nous reste que le regret inutile de les avoir laissées échapper. Envisagez donc , je vous prie, ma chere Fille , pour vous garantir de ces travers, le rôle humiliant qu'une femme joue dans le monde quand elle s'est ainsi

avilie par sa propre faute , tandis qu'il n'y a rien dans les devoirs qu'on a lieu d'attendre d'elle qui puisse la dégrader , à moins qu'une conduite mal entendue ne produise cet effet. Vous pouvez aussi aimer vos enfants sans passer votre vie avec des gouvernantes , & prendre d'eux un soin prudent & convenable sans qu'il en paroisse rien dans le monde. Vous n'en devez pas moins éviter de faire rouler votre conversation sur ces objets peu intéressants pour les Etrangers. Il seroit très-difficile que ceux que vous en entretiendriez fussent d'un caractère assez doux & assez complaisant pour n'en pas paroître excédés. La tendresse d'u-

ne mere pour ses enfants est une des vertus dont les signes sont les plus évidents , & le caractere le moins équivoque. Cependant la maniere dont elle se produit, doit être soumise à des regles dont une femme sensée ne s'écarte point. Quoiqu'une femme de condition ne doive pas être moins tendre pour ses enfants que les femmes du peuple , néanmoins elle peut se distinguer d'elles par les manieres , & éviter la conduite ordinaire qui , dans des gens de bas étage , est plus excusable. Vous devez commencer de bonne heure à vous faire aimer de vos enfants, afin de vous en faire mieux obéir; ce mélange d'amour & de crainte n'est nulle part aussi néces-

faire que dans les enfants. Je vous avertis aussi que vous ne devez pas vous attendre à aucun retour de tendresse de leur part, si la vôtre n'est pas jointe à un peu d'indulgence. Ce ne sera même pas en eux une preuve d'ingratitude; & ce défaut ne proviendra pas tant du vice de leur cœur, que de la foiblesse de leurs idées qui ne s'étendent pas encore assez loin. Leur première insuffisance les rend tellement dépendants de leurs parents, pour ce qui regarde leur nécessaire, que cette habitude leur fait espérer ensuite que les soins qu'on prend d'eux s'étendront aussi sur les choses les plus déraisonnables. En conséquence ils se croient offensés
toutes

toutes les fois qu'on ne leur cède pas ; & dans un âge où leurs desirs sont très-violents, & leur raison encore très-foible, la colere ne leur permet pas de voir au-delà des objets dont la possession les tente, & qu'on leur refuse. En général, c'est une maxime très-difficile à leur faire comprendre, & qui s'imprime très-lentement dans leur esprit, qu'on ne les mortifie ou qu'on ne les contrarie que pour leur propre bien. Vous devez conclure de-là que les premières pensées de vos enfants seront accompagnées d'humeur & d'obstination ; ces mouvements qui leur sont naturels, ne doivent pas vous mettre en colere, vous ne feriez que les aigrir encore davantage.

94 *AVIS D'UN PERE*

Il faut aussi que vous ayez attention de ne les refuser que le moins qu'il vous fera possible , & lorsque vous ne pourrez pas vous en dispenser. Dans ce cas même il faut que ce soit avec douceur , pour diminuer leur mécontentement : il faut ensuite saisir l'occasion la plus prochaine de les prévenir sur quelque autre chose avant qu'ils l'aient demandée , ou paru même la desirer. Cette conduite donnera une nouvelle force à votre autorité , lorsque vous l'adoucierez envers eux , & les affermira dans l'obéissance qu'ils vous doivent par l'avantage qu'ils verront qu'ils en retirent.

Vous devez aussi être sur vos

gardes avec autant de vigilance quand vous ferez avec vos enfants, que si vous étiez au milieu de vos ennemis; car ils sont sujets à tirer de mauvaises conséquences, & à s'encourager ensuite par des demi-mots mal appliqués qu'ils vous auront entendu dire, soit pour diminuer l'étendue de leur devoir, soit pour étendre leur liberté au-delà des bornes qui leur sont prescrites. Que votre tendresse soit pour eux un plus grand objet de respect que votre pouvoir; songez sur-tout à ne pas soutenir un enfant favori dans les sottises qu'il feroit. Cette prédilection donneroit droit aux autres de réclamer le même privilege.

Si vous en avez des deux sexes, laissez le soin des garçons à leur pere, comme devant être particulièrement son partage, afin que vous puissiez prétendre avec justice à un pouvoir plus immédiat sur vos filles. Pour bien vivre avec elles, il faut que ce soit de maniere qu'elles ne puissent jamais desirer de vous éviter, à moins qu'elles ne vous aient offensée; pour lors il est peut-être avantageux qu'elles craignent votre vûe, afin qu'elles puissent sentir la différence de cette situation & de leur état ordinaire. Mais il ne faut pas que leur punition dure assez long - temps pour les aigrir; car elle pourroit endurcir leur caractère au

lieu de les corriger. La tendresse & la sévérité doivent se succéder chacune à leur tour , pourvû qu'elles soient appliquées avec discernement ; mais l'indulgence doit toujours être préférée , afin que l'amour plutôt que la crainte soit la base de leur obéissance.

Passons ensuite à l'article de vos domestiques. Ressouvenez-vous , ma chere Fille , de ne pas tomber dans l'erreur commune de croire, que parce qu'ils sont à vos gages , ils vous sont si fort inférieurs , qu'il est au-dessous de vous de prendre garde à la maniere dont vous devez en user avec eux. Car ne seroit-ce pas une folie, je vous prie , si un ouvrier méprisoit les roues de ses

machines parce qu'elles ne sont que de bois. Or ceux - ci sont comme les roues de la machine dont le mouvement vous est confié ; & supposé même que votre administration soit irrépréhensible , si ces ressorts viennent à s'arrêter ou à se mouvoir de travers , tout l'arrangement de votre maison reste suspendu ou se décompose totalement. D'ailleurs , l'inégalité qui se trouve entre vous & vos gens ne doit pas vous faire oublier que la nature n'a point établi de pareilles distinctions. Nos domestiques doivent être regardés comme des amis d'un ordre inférieur , lorsque leur fidélité & leur exactitude le méritent ; un retour d'inté-

rêt & de bonté de notre part leur est dû au même titre que leur service nous l'est, quand nous en avons besoin. Une hauteur fotte & déplacée dans la manière de leur parler ou de leur commander est en elle-même très-indécente : de plus elle fait naître en eux de l'aversion pour nous ; & le moindre inconvénient qui doit en résulter, est de les rendre plus lents ou moins attentifs dans ce que nous leur ordonnons de faire. Vous sentirez cette vérité par votre propre expérience , & vous éprouverez qu'on est d'autant mieux obéi qu'on est moins impérieux. Ne donnez point vos ordres avec trop de vivacité , & ne vous

mettez point en colere lorsqu'ils ne seront pas exécutés sur le champ ; encore moins devez-vous crier & vous troubler pour si peu de chose : une attention uniforme & constante à leur faire remarquer quand ils ont bien ou mal fait, est ce qui mettra le plus d'ordre & de calme dans votre maison. C'est le moyen le plus sûr de la bien gouverner sans querelles & sans bruit. D'ailleurs cette régularité tranquille établie par vos soins, fera mieux connoître la douceur & l'habileté de votre conduite, comme une savante discipline, qui mettroit des troupes en état de prévenir en quelque sorte les ordres de leur Général, feroit son plus

bel éloge. Faites - vous de plus une loi de ne jamais négliger les devoirs du moment présent pour des occupations d'un autre genre , qui par elles - mêmes peut-être mériteroient la préférence , mais qui ne doivent pas l'obtenir dès qu'elles sont déplacées. Ayez soin d'avoir pour le gouvernement de votre maison , des heures fixes & tellement distinguées du reste de votre journée, que les différents soins qu'exige de vous cette administration , puissent avoir chacun leur temps , sans influencer sur votre gayeté naturelle ou interrompre vos autres occupations. Par cette méthode vous acquérerez l'estime & le respect de vos domesti-

ques; & leur obéissance sera pour-
lors une fuite nécessaire de ces
sentiments.

Je ne dois pas oublier un des
principaux articles sur l'intérieur
de votre maison , c'est celui de
la dépense que vous devez faire :
elle doit toujours être telle , que
jamais elle ne soit déplacée , soit
pour la quantité , soit pour les
circonstances ; car la superfluité
nous attire plutôt la censure que
les applaudissements. Si même
cette matiere étoit mûrement exa-
minée, on verroit qu'on employe,
sans y penser , plus d'argent à se
rendre ridicule qu'à se faire respec-
ter par des dépenses utiles. L'é-
galité d'une conduite bien réglée
se soutient , comme celle des

jours, sous l'équateur. Mais l'équateur n'est qu'une ligne, au-delà de laquelle tout redevient sujet à la vicissitude ; & tel est aussi l'effet du premier pas que nous faisons pour nous écarter de la règle que nous nous étions prescrite. Nos premières démarches changent la nature des choses, & font un vice ou au moins un ridicule de ce qui auparavant étoit une vertu. L'art d'employer sagement sa fortune ne s'acquiert point sans beaucoup de réflexions ; & il est encore plus difficile pour une femme, parce qu'elle est comptable envers son mari des fautes qu'elle fait dans ce genre : car non-seulement son bien court des risques, mais son

honneur même en dépend, si la portion de bien qui est régie par sa femme, est gouvernée avec une avarice indécente ou une prodigalité excessive. Vous devez donc tâcher de conserver un juste milieu entre ces deux extrémités. Mais comme il est fort difficile de tenir la balance parfaitement égale, il vaut mieux la laisser incliner du côté de la libéralité, comme plus convenable à votre état, & moins sujette aux reproches; parce que dans ces deux cas quelques dépenses faites mal-à-propos sont plutôt réparées que ne le seroit la perte de la réputation, perte à laquelle on s'expose infailliblement, en voulant épargner dans

des circonstances qui exigeoient le contraire. Un mari sage aura plus de peine à pardonner à sa femme une avarice honteuse pour lui dans certaines occasions, qu'une petite dépense inutile , pourvû qu'elle ne soit pas répétée trop souvent. Au reste , son esprit & son caractère doivent principalement vous guider sur cet article comme sur tout le reste ; & lorsqu'une fois vous les connoîtrez bien , l'influence qu'ils auront l'un & l'autre sur votre conduite dans l'administration , la justifiera du moins en grande partie.

Evitez dans vos habits toute espece d'affectation , & ne croyez pas que vous en valiez mieux

pour avoir une robe richement brodée. Ressouvenez-vous , ma chere Fille , qu'un mot agréable ou un regard obligeant , vous attireront plus de considération que les plus belles parures.

Ce n'est pas à dire qu'il faille vous assujettir par principe à ne vous pas mettre comme les autres : observez seulement de prendre pour votre modele les personnes les plus sensées de votre sexe , & non pas les plus folles. Vous pouvez donc vous permettre quelque distinction , pourvû qu'elle soit convenable à votre naissance & à votre fortune ; mais dans la distribution de votre dépense , il me semble qu'un grand nombre de domestiques &

une maison ornée de bon goût, vous feront plus d'honneur que trop de brillant dans vos ajustements ; c'est un luxe qui peut aisément être imité par ceux qui sont au - dessous de vous. Cependant cette réflexion ne doit pas vous engager à être avare sur certains articles, dans la vue de vous procurer des ameublements plus somptueux ; & ce ne doit point être un prétexte pour donner aux moindres de vos gens le juste sujet de se plaindre, qu'ils manquent du nécessaire. Gravez , sur - tout , profondément dans votre esprit comme une maxime constante , que rien n'est vraiment beau que ce qui est convenable à chacun selon son état

& son âge, & que ce qui sera bien, eu égard aux différentes circonstances où vous pouvez vous trouver, vaudra mieux que tout ce que votre art pourroit y ajouter. Si vous passez une fois les bornes que la raison prescrit, vous vous plongerez dans une mer d'extravagance & de folie : chaque chose que vous imaginerez pour lors, vous deviendra nécessaire, parce que vos idées se porteront naturellement de ce côté-là ; non pas parce que cette chose vous conviendra, mais parce que vous l'aurez vue à quelqu'autre. Cette maniere de raisonner des femmes les fait abuser de la raison même, en leur faisant prendre pour regle ce qui
devroit

devroit être pour elles un objet de censure , plutôt qu'un exemple à imiter. Le mot de nécessaire , s'applique souvent aussi très-mal-à-propos : on en abuse de même pour mettre le désordre dans toutes les familles , & renverser les fortunes les mieux établies. Refsouvenez-vous qu'il en est des fous comme des enfants qui croient avoir besoin de tout , parce qu'ils n'ont pas assez de discernement pour distinguer leurs besoins réels des besoins imaginaires. Aussi n'y - a - t - il point de preuve plus évidente de la foiblesse de notre esprit que de faire une trop longue énumération des choses que nous nous croyons nécessaires ; tandis que dans le vrai il y en a

un si petit nombre qui mérite de porter ce nom avec justice. Pesez d'abord les choses avant que de vous permettre de les désirer ; autrement votre mari pensera qu'il lui est aussi indispensable de vous refuser , que vous croirez qu'il vous l'est d'avoir tout ce qui vous passera par la tête, quelque déraisonnable qu'il soit. Si vous lui donnez trop souvent cet avantage sur vous, l'habitude de refuser pourra fort bien s'étendre à la fin jusques sur vos véritables besoins.

Il y a de femmes insensées qui ne considerent pas assez combien leur figure s'accorde mal avec l'extrême parure dont elles sont si vaines. D'autres ne veu-

lent recevoir personne qu'aux lumières, dans la crainte que le grand jour ne découvre des défauts qu'elles voudroient cacher. Ces femmes affectent un air mystérieux dans les choses même les plus indifférentes. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on pénètre jusques à elles, & qu'on parvient enfin à les voir. Un homme qui jugeroit des qualités d'une pareille femme par les obstacles qu'il faut surmonter pour avoir le bonheur d'entrer chez elle, ne douteroit pas que ce ne dût être l'assemblage de toutes les perfections ; mais il est fort surpris de trouver, contre son attente, que l'idée qu'il s'en étoit formée, n'est qu'un prestige que la seule

vue détruit, & que cette divinité prétendue a tous les ridicules de son sexe, souvent même sans en avoir les agréments.

Il est des gens à la vérité qui estiment plutôt les choses par la difficulté qu'ils ont à les obtenir que par leur mérite réel. Les femmes du caractère que je viens de dépeindre, paroissent par leur conduite avoir intérêt d'établir cette maxime, parce qu'en effet la plus grande partie de leur valeur en dépend. Rarement ose-t-on dans ces circonstances leur dire la vérité. Il y auroit trop à perdre pour leur amour propre : il faut donc qu'elles restent dans l'erreur toute leur vie. Leur haute naissance fait qu'elles se regar-

dent comme des créatures d'une nature différente des femmes d'un rang inférieur ; & elles croiroient l'avilir si elles se rendoient d'un accès aussi facile que celles dont elles font si peu de cas.

Dans tout le reste votre état doit également vous servir de règle. Ainsi il est d'une femme sensée de n'aspirer qu'à une libéralité bornée ; celle qui s'étend plus loin (à moins qu'on ne vous la commande) appartient à votre mari : comme il a l'administration de tout le bien , il est plus en état de le dispenser. La générosité mal placée , loin d'être une vertu , devient un vice dès qu'elle entraîne après elle quelques inconvénients. Les

114 *AVIS D'UN PERE*

vertus s'étendent ou se restreignent selon les différentes circonstances. Les goûts d'un Prince ruineroient la fortune d'un Particulier : par conséquent chaque chose doit être à sa place ; autrement elles ne méritent pas de louange , quelque estimables qu'elles puissent être par elles-mêmes. Nous ne saurions donc mieux répondre à ce que le Public attend de nous , qu'en nous acquittant de toute maniere de ce qui semble être prescrit à nos différentes situations , sans usurper sur les devoirs qui ne sont pas de notre ressort.

Je terminerai cet article sur la dépense par une réflexion. Ne vous mettez pas vous-même dans

les fers par une contrainte qui
puisse vous faire remarquer de
personne ; mais ressouvenez-vous
que la vertu est le plus grand or-
nement, & le bon sens le meil-
leur meuble que vous puissiez
avoir.



*Sur la Conduite dans le
monde & dans la conver-
sation.*

IL est temps désormais , ma chere Fille, de vous faire sortir de l'intérieur de votre maison , pour vous conduire dans le monde ; c'est un pas dangereux où votre vertu seule ne vous garantira pas des périls qui l'accompagnent , si elle n'est jointe à beaucoup de prudence. Leur secours vous est donc également nécessaire : elles doivent toutes deux vous servir de compagnes fidelles ; & vous ne devez jamais rien faire sans les avoir consultées. Votre ennemi veille sur
vous

vous , & il est presque sûr que vous serez vaincue si vous vous écartez de l'une ou de l'autre : par conséquent votre conduite doit être extrêmement réservée , & toutes vos actions ainsi que vos discours , doivent avoir pour fondement ce principe immuable , sans en exclure néanmoins une liberté honnête & bien placée. Les extravagances du siècle où nous vivons ont rendu ces précautions plus nécessaires que jamais ; & par la même raison que la trop grande licence des hommes vicieux a restraint la liberté légitime de ceux qui étoient incapables d'en abuser , de même l'indécence de quelques femmes oblige toutes les autres à

L

une contrainte poussée plus loin qu'elle ne devoit être naturellement. En effet , quoique le relâchement des mœurs de quelques-unes ne puisse pas changer la nature des choses , de maniere à rendre criminelles des actions indifférentes en elles-mêmes ; cependant il suffit qu'elles puissent devenir dangereuses pour justifier l'extrême retenue des femmes sensées. Une conduite réservée rend plus digne de posséder la vertu , & de la posséder toujours , parce que c'est le seul moyen de la mettre en sûreté. Une retenue convenable est comme les dehors d'une place, qui ne peut être conservée lorsqu'on les abandonne. En les défendant on

ôte toutes les possibilités, non seulement de la prendre, mais encore de l'attaquer. Lorsqu'une femme apperçoit le danger, quelque éloigné qu'il soit, elle doit aussi-tôt restreindre les limites de sa liberté. Celle qui dans les choses même les plus légitimes & les plus innocentes ne connoît aucunes bornes, est bien prête de passer le but; & de ce moment, ceux qui ont sans cesse les yeux sur elle pour observer ses moindres démarches, & trouver les moyens de la corrompre, commencent à la regarder comme leur conquête.

Le commun des hommes par le double intérêt de la vanité & des desirs, est sujet à tourner à

son avantage les moindres actions d'une femme ; mais il y en a peu qui osent y faire une application indécente , jusqu'à ce qu'ils aient apperçu quelque chose d'assez marqué pour avoir lieu d'esperer que leurs sentiments ne seront pas rejetés. Par conséquent il est plus sûr de prévenir leurs empressements , que de se mettre dans le cas d'être obligé de les arrêter : car en ne s'y refusant pas dès le commencement , on leur laisse acquérir de la force par degré. La complaisance d'une femme en pareille circonstance est regardée comme une espece d'aveu du goût qu'elle commence à sentir : de-là, sans qu'elle s'en appercevoive , un homme prend

le droit de réclamer ensuite les avantages qu'elle paroît lui avoir donnés en souffrant ses soins sans s'en offenser. Vous ne devez donc rien éviter avec plus de soin que ces politesses trop marquées qu'on peut prendre pour des agaceries. Ce ne doit pas être assez pour vous d'être exemte de toute espece d'engagement criminel : car si la moindre de vos actions peut faire naître quelque espérance ou occasionner quelques discours peu mesurés, c'est une tache pour votre réputation, d'autant plus difficile à effacer, que vous la devrez à la fatuité des hommes & à la méchanceté des femmes.

La plûpart des hommes sont,

en un sens , des amants platoniques , quoiqu'ils ne veuillent pas l'avouer ; ils poussent même ce genre de philosophie si loin , qu'ils prétendent que la plus grande partie du plaisir est dans l'imagination. En conséquence de ce principe, il y en a très-peu qui ne fassent plutôt consister leur félicité dans l'idée que les autres peuvent avoir qu'ils sont amants heureux , que dans le bonheur même d'aimer & d'être aimés, quoiqu'ils paroissent en faire beaucoup de cas. Vous devez donc être très-attentive à ne pas flatter des gens de ce caractère au point de leur donner sujet d'obscurcir votre réputation qui pourroit être mortellement blessée ,

quoique vous fussiez fans reproche. Il n'y a pas jusqu'aux femmes mêmes qui ne manqueroient pas de fortifier les moindres soupçons que vous pourriez donner d'une conduite équivoque. La plus parfaite d'entr'elles ne seroit pas fâchée d'augmenter sa valeur propre en jetant quelque ridicule sur vous , si vous en donniez sujet , parce qu'elle seroit plus remarquée , son mérite plus exalté , & semblable à un tableau que les ombres embellissent , elle en brilleroit davantage par la comparaison flatteuse qu'on pourroit faire d'elle avec une autre femme moins sage ou moins retenue du moins en apparence. Si des fem-

mes sans reproche se prêtent ainsi à la médifance, en donnant des interprétations malignes aux actions de quelques autres femmes assez imprudentes pour y avoir donné lieu ; vous avez encore plus à craindre de la part de celles qui, outre la méchanceté naturelle qu'on reproche à votre sexe ou le desir de vous surpasser, auront encore un intérêt particulier pour ternir, s'il est possible, la réputation d'une femme vertueuse. Il leur semble qu'elles diminuent le poids de leur infamie en la partageant avec une autre ; en conséquence non-seulement elles chargent tous ses défauts, quand elles en trouvent l'occasion, mais elles épient avec

soin les moindres fautes qu'une femme sage peut commettre pour se venger de l'injure qu'elle leur fait , en menant une vie irrépréhensible , qui pour elle est un reproche continuel. Vous devez donc être extrêmement prudente avec ces sortes de femmes , prendre garde d'exciter en elles le moindre sujet de plaintes , & surtout ne point chercher à vous lier avec elles trop intimement.

A l'égard des hommes , vous devez vous conduire avec eux de maniere que vous puissiez être en sûreté , sans cependant les offenser. Evitez sur-tout cette retenue affectée qui sent la mauvaise éducation & cette dureté qui ne convient point à votre

sexe, & dont la vraie vertu n'a pas besoin. Que vos paroles & vos actions soient exemptes de toute espece de railleries ou d'une liberté grossiere ; que vos regards écartent sans rudesse , & obligent sans attirer ou donner à la sotte vanité des hommes le moindre sujet d'espérance. Cet article est très-délicat , & doit vous engager à veiller perpétuellement sur vos yeux, & à vous ressouvenir qu'un regard échappé donne plus d'avantage sur vous qu'un très - grand nombre de mots dits au hasard & sans attention ; car le langage des yeux est celui de tous qui signifie le plus , & qu'on entend le mieux.

La politesse dont vous ne de-

vez jamais vous écarter, ne doit pas être portée jusqu'à une complaisance qui puisse vous faire commettre des fautes irréparables. Cette espece de vertu ambigue, que les François appellent complaisance, a conduit votre sexe dans un plus grand nombre d'erreurs que toutes ses autres imprudences: elle engage insensiblement les femmes à devenir ce qu'on appelle une femme facile, qui ne sauroit d'elle-même se déterminer sur rien, & qui laisse aux autres le soin de choisir pour elle; en un mot une femme qui fait le bien & le mal sans savoir pourquoi. Le temps qui par degré ajoute à la signification des mots, a fait de ces sortes

de femmes une espece très-mé-
prisable. La foiblesse plutôt que
la bonté prétendue de leur ca-
ractere fait qu'elles regarderoient
comme une dureté de refuser de
se prêter à ceux ou celles qui
auroient besoin d'une confiden-
te, ou qui cherchent une maison
où ils puissent se voir en liberté;
elles sont toujours prêtes à ser-
vir de compagnes obligeantes
& commodes. L'extrême com-
passion que leur inspirent les a-
mants malheureux, fait qu'elles
ne censurent rien que la rigueur,
& ne manquent jamais de trou-
ver des tournures pour pallier les
plus grandes fautes. C'est même
principalement en ce genre qu'el-
les excellent : elles ont rarement

un amant à elles en propre ; mais elles prennent à tour de rôle ceux que leurs amies veulent bien leur laisser.

Il y a encore un autre caractère qui, pour n'être pas si criminel, n'en est pas moins ridicule ; c'est celui des femmes qu'on appelle enjouées. Celles-ci pensent qu'elles doivent indispensablement rire sans cesse, ou au moins avoir toujours un abord souriant, parce qu'elles ont entendu dire que la gaieté est une qualité aimable. Elles imaginent aussi qu'il vaut mieux courir le risque de dire des sottises que de ne rien dire du tout. Lorsqu'une pareille femme entre dans un cercle, on la voit bientôt vou-

loir y donner le ton. S'il arrive par hasard qu'un fat de même espèce s'y trouve en même temps qu'elle, leur babil n'a plus de fin; il vaudroit mieux entendre le bruit importun que font des singes qui sont ensemble, que d'écouter une pareille conversation vuide de sens. Si malheureusement il se rencontre dans la compagnie quelqu'un d'assez mauvais goût pour applaudir à un enjouement si ridicule, ces applaudissements les animent encore davantage; & semblables aux chanteurs de vaudevilles qui s'enrouent à force de crier quand on les loue, ils lâchent la bride à leurs propos bruyants, jusqu'à ce que tout le monde en soit à la

fin excédé & qu'on leur cede la place. Comme les femmes de ce caractère se persuadent que la gaieté ne doit point avoir d'interruption, elles voudroient même pouvoir rire décemment aux cérémonies funebres. Si par hasard un homme leur fait une question un peu trop libre, elles n'osent presque s'en fâcher, dans la crainte de perdre la réputation dont elles paroissent faire tant de cas, quoiqu'elle se réduise cependant au titre de femme enjouée. Cette prétendue nécessité qu'on se fait de paroître gaie en toute occasion, est une erreur grossière; car pour une jolie femme, cette manière d'attirer les regards n'est pas néces-

faire, & pour celles qui ne le font pas, elle est ridicule. Je ne prétends pas pour cela que vous deviez faire serment de ne jamais rire ; mais ressouvenez - vous qu'attendu qu'on dépeint toujours les fots dans cet état , les gens sensés doivent craindre de s'y trouver trop fréquemment, & de donner lieu par conséquent à faire d'eux-mêmes un tableau si peu flatteur. Il est encore plus mal de rire très-haut , sur-tout pour les femmes dont les sons doivent être plus doux que ceux des hommes. Le bruit paroît tellement appartenir à ces derniers, qu'il y a peu de défauts plus choquants pour votre sexe que celui de leur ressembler en ce point.

Cette

Cette gaieté bruyante est aussi contraire à l'esprit & à la politesse, qu'à la modestie & à la vertu qui doivent être votre appanage. D'ailleurs, c'est un genre d'agrément grossier qui rabaisse une femme de condition jusqu'au plus bas étage, & la dégrade du rang de celles qui ont un meilleur ton. Quelques femmes parlent si haut & font un tel bruit dans le dessein d'être remarquées, qu'il semble qu'elles veulent rassembler tout le monde autour d'elles. Si par malheur personne n'y fait attention, elles restent fort embarrassées & jouent un rôle fort sot.

Il y a cependant un autre défaut qu'on doit encore éviter avec plus de soin, c'est de suivre

M

l'exemple des femmes qui n'ont d'autre but que la réputation de faire des conquêtes, & qui s'imaginent que leur honneur n'en est point altéré. D'autres sont portées à croire que leur vertu est trop obscure, & qu'on n'en fait point assez de cas, à moins qu'elle ne soit exposée au grand jour, & qu'elle ne paroisse dans tout son avantage par quelque scene d'éclat. Ces expériences sont toujours très-dangereuses, & réussissent rarement, n'ayant pour base qu'un fondement aussi foible que la trop grande confiance dans nos propres forces. C'est jouer avec le feu que de badiner avec la galanterie. L'amour est une passion dont les

refforts secrets font toujours en
 action : par conféquent une fem-
 me fage ne fauroit l'écarter avec
 trop de foin , pour n'être pas
 même en danger de commettre
 les fautes les moins importantes
 en apparence , au milieu d'une
 foule de gens qui confpirent
 tous pour fa défaite ; fans que
 l'amant fourbe , qui ne paroît fim-
 plement admis que pour fervir
 de trophée à la victoire d'une
 femme , devient très-fouvent fon
 vainqueur. Il prend pour lors le
 ftile de Conqué rant ; & d'admi-
 rateur qu'il étoit il devient infen-
 siblement le maître : car on peut
 l'appeller ainfi du moment qu'il
 eft en poffeffion du bien qu'il a
 defiré. Les premières réfolu-

tions de s'en tenir à la bonne opinion & à l'estime, s'affoiblissent par degrés, & les charmes de la galanterie employés avec art subjuguent à la fin. Une femme est tellement portée à penser qu'un homme a raison quand il la loue, qu'elle en a beaucoup plus de peine à croire qu'il a tort quand il est amoureux d'elle; à cela se joint le penchant naturel qu'a votre sexe pour la compassion. Lorsqu'une femme est une fois séduite par des discours flatteurs, elle est en grand danger d'être surprise comme un oiseau qui s'amuse à écouter l'appât de celui qui lui tend un piège. Le plaisir de faire une conquête est en lui-

même si agréable , que les femmes sont souvent trompées par les feintes soumissions des hommes. Malgré l'étalage de leurs beaux sentiments , ils ont en général beaucoup moins de respect que d'art. Vous devez donc vous ressouvenir sans cesse que les hommes qui peignent leur passion avec tant de graces , cherchent le plus souvent à satisfaire leur amour-propre plutôt qu'à plaire en effet à l'objet à qui leur éloquence voudroit le persuader. Un petit maître est souvent aussi flatté des charmes qu'il croit répandre dans ses discours , qu'il pourroit l'être de l'aveu le plus tendre de la bouche même de sa maîtresse.

Défiez-vous de lui plus que d'un homme dont la conversation ne fera pas si brillante , & dont les propos ne paroîtront pas suivis. Car de même qu'on voit les parfums trop forts rarement employés par d'autres, que par ceux qui en ont besoin nécessairement pour couvrir quelque odeur désagréable ; de même des expressions si bien tournées donnent lieu de croire qu'on ne s'en sert que pour éblouir, afin de ne pas laisser découvrir les véritables sentiments , que l'intérêt oblige de cacher. Vous devez par conséquent être encore plus sur vos gardes avec ces derniers , & considérer que le respect est plus à craindre que la colere ,

parce qu'il subjugue nos volontés, & affoiblit les résolutions les plus fermes, du moins pour le moment, jusqu'à ce que la réflexion nous ait rendu notre première force : il nous met sans défense, sans qu'on s'en apperçoive ; pour lors on est hors d'état de résister, ou du moins il est trop tard, lorsqu'on a une fois laissé prendre cet avantage sur soi. L'emportement au contraire se manifeste hautement, nous irrite, & nous avertit de prendre des précautions contre ceux qui nous en veulent. Le respect est un poison lent ; mais il est sûr : semblable aux fucs envenimés qui enflent ordinairement la partie du corps où ils agissent da-

vantage , le respect produit une espece d'engourdissement léthargique dans l'esprit , qui le prive de toutes ses facultés ; dès qu'il a une fois triomphé du jugement , il devient mortel pour lui. En conséquence le plus sûr moyen est de le traiter comme un ennemi adroit , & d'être perpétuellement en garde contre lui. J'ajouterai un avis pour terminer cet article , c'est de vous livrer moins à votre gaieté à mesure que vous avancerez en âge , & de ne pas avoir la sotte prétention de passer toute votre vie pour une femme de quinze ans. Le temps qui détruit tout , & la beauté, plus qu'aucune autre chose , n'a jamais pû déterminer certaines

taines femmes à changer de ton. Les choses qui sont hors de leur place portent avec elles une difformité qu'on ne sauroit jamais pallier. La vivacité de la jeunesse dans un âge mûr ressemble à une parure neuve sur une vieille robe: une femme âgée d'une gaieté excessive, & un fou suranné dont la prétention est de porter par-tout l'enjouement d'un jeune homme; sont de tous les êtres les plus choquants & les plus monstrueux.

Il y a des especes de prudes déjà avancées en âge, qui gravement occupées de choses frivoles, voudroient persuader au Public qu'elles sont revenues de tous les plaisirs; que les specta-

cles & les fêtes ne les amusent plus , qu'elles n'y vont même que malgré elles , & seulement pour accompagner les jeunes personnes dont elles veulent bien se charger. Elles croient par ce moyen pouvoir se montrer partout avec bienséance , & s'imaginent qu'on ne pénètre pas leurs véritables goûts à travers les prétextes qu'elles mettent en usage pour les cacher : rien n'est plus ridicule ni plus aisé à démasquer que les femmes de ce caractère. Il est donc à propos de vous précautionner de bonne heure pour éviter les moindres choses qui pourroient vous faire ressembler, même de loin , à des modèles si méprisables. N'imites pas sur-

tout certaines femmes qui diffèrent à se retirer du grand monde jusqu'à ce qu'elles ayent été long-temps en possession de servir de risée au Public. Les circonstances semblent en vain vouloir les y obliger ; elles aiment mieux être l'objet des plaisanteries de tous les cercles, que de se priver des amusements qui les occasionnent. Si elles parviennent enfin à se corriger , c'est si tard , que l'habitude de se moquer d'elles fait qu'elles continuent d'être un objet de raillerie , quoiqu'elles ne le méritent plus.

Les avantages d'une conduite réservée sont en trop grand nombre , pour que je m'arrête à les

Nij

détailler. J'ajouterai seulement que c'est un préservatif pour une femme sage , & au moins un masque utile pour celle qui ne l'est pas. Elle est si nécessaire pour l'une & pour l'autre , qu'elle doit être au moins employée comme un artifice par celles qui refusent de la pratiquer comme une vertu.



De l'Amitié.

UN des articles des plus intéressants de votre vie , & que je dois vous recommander d'une maniere particuliere , c'est l'attention la plus exacte sur le choix de vos amis. Peut-être les meilleurs ne sont-ils pas sans reproches ; mais au moins vous devez les prendre tels qu'ils ne s'écartent pas des regles ordinaires que les gens sages ont établies pour ce lien le plus agréable & en même temps le plus dangereux peut-être de tous. Les ligues offensives & défensives sont rarement sûres en fait de politique & beaucoup moins

encore dans l'amitié. Les liaisons les plus intimes , lorsqu'elles sont une fois rompues (ce qui ne manque presque jamais d'arriver , sur-tout parmi les femmes) font un tel bruit , qu'on se croit obligé en quelque façon d'en dire le sujet : pour lors le sac des secrets se délie : ceux-ci s'envolent comme des oiseaux dont on a laissé la cage ouverte , & deviennent dès ce moment l'objet de l'entretien & des plaisanteries de toute une ville. D'ailleurs une tendresse trop marquée pour une seule personne devient par degrés une espece d'injure pour nos autres connoissances , & les éloigne à la fin de nous. Lorsque notre ami arrive,

nous faisons pour lui des distinctions si offensantes pour les autres , qu'elles semblent vouloir chasser le reste de la compagnie qui ne le pardonne pas ordinairement. Ne soyez pas d'abord trop prodigue de votre amitié ; car ce sentiment , comme toute autre chose , en seroit beaucoup plutôt épuisé. Ne la prenez pas trop promptement non plus ; car de même que les plantes qui poussent trop vite durent moins que celles qui croissent plus lentement , des progrès trop rapides dans l'amitié sont des signes presque certains qu'elle ne sera pas de longue durée. Il est bon de vous avertir aussi que vous serez responsable aux yeux du

Niv

monde de la conduite des femmes que vous aurez choisies pour amies. Si elles sont coupables de quelques fautes considérables, vous partagerez avec elles le blâme & la censure qu'elles se feront attirés. Le choix suppose communément de l'approbation ; si vous prenez par conséquent pour amie une femme de qui le Public aura formé un jugement défavorable, il ne sera pas assez indulgent pour penser que votre conduite est totalement contraire à la sienne, puisqu'elle ne vous empêche pas de vivre avec elle dans la plus grande intimité. Le rapport des goûts & des inclinations est regardé, avec quelque fondement, comme le plus

grand lien de l'amitié; ainsi on croira au moins que vous l'approuvez, si l'on veut bien vous faire la grace de ne pas croire que vous l'imitiez. En effet, qui excuse ou qui pardonne de certaines fautes dans les autres, doit faire présumer qu'elle ne sera pas moins indulgente pour elle-même. Vous devez donc vous attendre à être regardée comme son émule, & condamnée par conséquent à partager avec elle le mépris qu'une femme mérite lorsqu'elle s'est perdue de réputation.

Si cependant après que vous vous ferez liée intimement avec une femme dont la conduite aura été irrépréhensible jusqu'alors,

il arrivoit qu'elle vînt à perdre son innocence , vous devez être très-lente à croire les premiers rapports qu'on vous fera de ses égarements. Mais aussi-tôt que vous en serez convaincue par des preuves incontestables, vous devez , sans rompre trop brusquement , vous éloigner le plus promptement que la décence pourra le permettre d'une connoissance aussi dangereuse. Si au contraire vous ne vous séparez que lentement d'une femme atteinte de quelque vice , la contagion pourra vous gagner , & vous partagerez bientôt le scandale , quoique vous n'ayez pas partagé la faute. Cette matiere est si délicate, que, quoique vous

ne deviez pas trop vous hâter de vous joindre à ceux qui censureroient votre amie , d'un autre côté vous ne devez pas non plus la défendre avec trop de chaleur. Car s'il arrive qu'elle soit coupable en effet des torts dont on l'accuse , outre la raillerie à laquelle on est exposé pour s'être ainsi laissé tromper , on se fait soupçonner soi-même , & l'on donne à penser qu'on ne plaide pas une pareille cause sans quelque raison particulière qui nous touche encore de plus près que notre amie. La colere où l'on se laisse entraîner pour venger la réputation d'une amie injuriée , porte le Public à penser qu'on n'est si zélée que parce qu'on est

peut - être dans le même cas. C'est pour cette raison que vous ne devez pas porter la tendresse assez loin, pour ne pas voir clair sur les choses où vos amies seront intéressées. Si la méchanceté a la vue trop perçante, il ne s'ensuit pas que l'amitié doive être aveugle. Il faut donc éviter avec soin ces deux extrémités : autrement la bonté excessive de votre cœur pourroit vous abuser au point de vous faire jouer un rôle fort ridicule ; car on viendrait insensiblement à vous attribuer un personnage dont vous n'auriez pas sujet d'être flattée. Votre ignorance sur ce point pourroit diminuer vos fautes aux yeux du Public ; mais

elle serviroit à fortifier la raillerie dont on vous accableroit. Bientôt chacun se disputeroit le plaisir de vous procurer des occasions favorables pour servir de commode à celles qui en auroient besoin , & de vous faire contribuer innocemment par ce moyen au mal que vous voudriez éviter. Il n'y auroit pas jusqu'aux amants à qui vous auriez rendu des services sans le savoir , pour qui vous ne fussiez un objet de plaisanterie , quand ils seroient seuls ensemble ; & peut-être même (s'il est permis de le dire sans offenser l'amour) ne seroit-ce pas le moindre de leurs plaisirs , de se moquer de l'amie crédule qu'ils au-

154 *AVIS D'UN PERE*
roient si aisément trompée.

Il faut donc que le bon sens & la vertu soient dans vos amies les principales qualités qui vous déterminent à les prendre pour telles ; sans quoi votre réputation ne sera jamais assez parfaitement établie dans l'esprit du Public , pour n'être pas obscurcie par leurs sottises. Il en seroit de même que si vous laissez votre maison au pouvoir d'un yvrogne ou d'un voisin négligent , d'autant plus que sur cet article il n'y a point d'assurance qui puisse vous indemniser comme dans le cas d'incendie (*a*).

Je conclurai ce Chapitre par cet avis : Si la prudence

(*a*) Il y a à Londres un Bureau qu'on

& la retenue sont nécessaires dans toutes les circonstances , vous devez les employer particulièrement à résister, autant qu'il vous sera possible , aux avances des femmes dont la réputation n'est pas intacte , & qui pourroient s'empressez à rechercher votre amitié ; car si vous les y admettez une fois , leur liaison deviendra pour vous un écueil , ou tout au moins un grand embarras.

nomme le Bureau d'Assurance , où pour une certaine somme que donne le Propriétaire d'une maison , l'on se charge de le dédommager , au cas qu'elle soit brûlée.



De la Critique.

CE Chapitre - ci , ma chere Fille , est destiné à vous instruire des regles que vous devez observer dans la critique. C'est un article qui demande de vous beaucoup d'art & de prudence. La distinction entre ce qui est bien & ce qui ne l'est pas , est non - seulement naturelle , mais même nécessaire. Son effet indispensable est que nous ne fussions nous empêcher de porter un jugement sur les actions d'autrui , soit pour les condamner soit pour les justifier , selon que les différents cas l'exigent. Toute la difficulté consiste donc à savoir

voir dans quel cas & de quelle maniere il est permis de censurer. L'aversion pour ce qui est criminel, & le mépris pour ce qui est ridicule, sont inséparables de l'esprit & de la vertu : mais il est dangereux de faire part au Public de ses réflexions sur cette matiere. Quoiqu'il ne soit ni convenable, ni possible de les renfermer entièrement, cependant il est nécessaire de ne les laisser échapper qu'avec beaucoup de réserve. Se donner dans ce genre une liberté sans bornes, c'est déclarer la guerre à tout l'univers. Le Public est un animal furieux lorsqu'on l'attaque. Le combat seroit toujours inégal, même avec la raison de votre côté.

158 *AVIS D'UN PERE*

té. Si vous êtes l'agresseur contre un tel ennemi, il vous déchirera impitoyablement, en disant pour sa justification, que c'est sa propre défense qui l'arme contre vous. Prenez donc bien garde de tourner personne en ridicule, à moins que ce ne soit avec des gens dont vous soyez sûre ; autrement ce seroit jeter des pelottes de neige contre des boulets. Le malheur d'une femme est que la malignité du monde ne manquera pas de seconder la méchanceté de ceux qui voudroient la calomnier. Tâchez pour cette raison de calmer votre impatience contre les fots ; car, outre qu'ils sont en trop grand nombre pour qu'on les

attaque sans nécessité , ils sont de tous les hommes les plus dangereux en pareille circonstance. Un sot dans sa rage lancera un trait de raillerie contre vous , froid & stupide à la vérité , mais qui vous accablera peut-être , quoiqu'il ne soit assaisonné d'aucun sel : les autres y mettent plus d'art ; & vous ne devez pas vous croire à l'abri de leurs coups , parce que votre réputation est hors d'atteinte. Car si l'on découvre en vous quelque côté foible , on ne manquera pas de l'attaquer , comme plus exposé que les autres. C'est toujours sur la partie la moins forte de notre corps que les humeurs corrompues se jettent particulièrement : c'est aussi

le foible de votre caractère qu'on appercevra d'abord ; & foyez sûre qu'on ne manquera pas de le saisir, pour faire prendre en mauvaise part vos actions & vos paroles. On chargera les moindres ridicules qui pourront vous dépriser, & l'on donnera un mauvais tour aux bonnes qualités qui pourroient vous faire estimer. La vengeance publie des défauts que l'amitié ne voit souvent pas, & que la bonté pardonneroit volontiers ; la méchanceté n'a même pas besoin d'être excitée pour prendre les armes. Rien n'est plus superflu que les peines qu'on se donne souvent pour faire mal parler de soi ; mais si l'envie qui ne meurt jamais, & qui dort rare-

ment , peut néanmoins s'assoupir quelquefois , celui qui fait du bruit pour l'éveiller , donne des preuves d'une grande imprudence. D'ailleurs , ce seroit faire un mauvais usage de son esprit que de l'occuper uniquement à observer les défauts des autres , tandis qu'on a si souvent besoin de l'employer à corriger ou à prévenir les siens. Quand on écarte fréquemment de soi ses pensées & ses réflexions pour les porter sur les actions des autres , il en résulte les mêmes inconvénients que si un pere de famille ne restoit jamais chez lui pour veiller à ses affaires domestiques ; la négligence & le désordre s'ensuivroient nécessairement. Il en

est de même de notre ame , si nous ne tournons pas souvent les yeux sur notre intérieur pour observer ce qu'il peut y avoir de défectueux en nous. C'est un signe certain que nos intentions ne sont pas exemptes de reproches , quand , loin de nous examiner scrupuleusement , nous cherchons plutôt à nous consoler de nos défauts par ceux des gens avec qui nous vivons. Evitez sur - tout avec soin d'être la première à porter un jugement désavantageux de personne : attendez qu'il soit confirmé par le bruit public ; & dans ce cas même n'allez pas prononcer la sentence comme un Magistrat , ou comme si vous aviez une auto-

rité spéciale pour accorder les rangs à votre fantaisie, soit pour la bonne ou pour la mauvaise réputation. N'appuyez pas trop sur le côté foible ; que ce ne soit qu'une touche légère, après quoi passez promptement à autre chose : mais prenez plaisir à vous arrêter plus long-temps sur ce que vous pourrez louer ; semblable aux abeilles qui ne se fixent que sur les fleurs dont elles peuvent extraire le suc précieux qui compose leur miel. Une vertu hérissée d'épines est trop dure pour notre siècle ; si l'on veut qu'elle plaise, il faut l'orner de fleurs. Dans les circonstances mêmes où il pourroit être à propos de censurer, que ce soit

avec la douceur dont une femme ne doit jamais s'écarter. Soyez sûre de plus que toutes les fois que vous prendrez ce soin , vous bleferez moins les autres; & que vous vous nuirez moins à vous-même en blâmant avec ménagement , que par des paroles dures & emportées. Le triomphe de l'esprit est de soumettre la médifance à la bonté de notre cœur , d'être prompt à voir les défauts , mais très-lent à les divulguer. Pour vous convaincre de cette vérité , confidérez , ma chere Fille , que cet avantage si précieux , qu'on appelle une bonne réputation , n'est formé que par la voix du grand nombre de gens qui parlent bien de nous Si par un mot désobligeant

désobligeant vous en forcez quelques-uns à se taire, le nombre de ceux qui faisoient valoir vos bonnes qualités diminuera ; & quoique rien ne soit si frivole , que la poursuite obstinée des vains applaudissements, cependant c'est un avantage très-réel que d'être sûr que le Public a bonne opinion de nous , & qu'il nous traite avec bonté. Ce sont comme autant de rayons de gloire qui environnent la tête d'une femme ; ce sont des parfums qu'elle porte par-tout avec elle , & dont elle laisse l'odeur dans tous les lieux où elle va. C'est un préservatif contre les méchants. La malignité épuise en vain sa rage , elle ne sauroit nous blesser ; son dard ne

nous touche pas , & les railleries n'ont point d'effet. La calomnie elle-même ne sauroit nous faire de tort sans le consentement du Public ; ce n'est qu'un trait léger pour celle qu'on offense , qui retourne frapper avec encore plus de force celui qui l'a lancé.



*De la Vanité & de
l'Affectation.*

APRÈS vos devoirs essentiels, il n'est rien, ma chère Fille, que je vous recommande plus expressément que de vous précautionner contre la vanité ; d'autant plus que c'est un des défauts auquel votre sexe paroît porté le plus naturellement. Comme l'affectation l'accompagne presque toujours, je ne les séparerai point : cependant on peut regarder proprement la vanité comme la mere, & l'affectation comme sa fille chérie ; la vanité est la faute, & l'affectation en est

le châtement. La premiere peut être regardée comme le germe de l'amour-propre dont l'affectation est le fruit. La vanité n'est jamais à son plus haut point que lorsqu'elle fait naître l'affectation ; pour lors elle est au comble. Je n'en dirai pas davantage sur la définition de l'une & de l'autre , pour passer promptement aux moyens de les fuir , & aux motifs qui doivent vous y engager. Dans cette vûe il faut d'abord que vous considériez que le Public prétend avoir seul le droit de dispenser l'estime & les applaudissements : ainsi toute personne qui s'aroge de sa seule autorité celui de juger de son propre mérite , excite sa colere,

& jamais il ne manque de chercher à s'en venger. Si l'on pouvoit mesurer les défauts par la rigueur de la punition qui y est attachée , peut-être trouveroit-on qu'il y en a peu de plus grand que la vanité ; car il n'y a guere de peine plus cruelle que celle d'être l'objet de la raillerie des autres.

La vanité corrompt une femme à un tel point , qu'elle répand même la contagion dans toutes les sociétés où elle se trouve. Comme son esprit est uniquement occupé à la contemplation d'elle-même , elle fait tous ses efforts pour engager les autres dans la même erreur qu'elle , & pour resserrer les idées de

ses connoissances & de ses amis dans le cercle étroit de ce qui la concerne : elle oublie dans ces moments qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi importante au reste de l'univers, qu'elle l'est à ses propres yeux. On se trompe presque toujours sur sa valeur réelle en s'appréciant soi-même. Les femmes de ce caractère donnent la torture à leur esprit, pour faire tomber la conversation sur leur passion chérie dont leur amour-propre est le seul objet. Elles craignent si fort de perdre de vûe une matière si intéressante pour elles, que l'élégance de leur ajustement devient le sujet de leur entretien : affectation méprisable

qui donne lieu à des scènes ridicules. Ces sortes de femmes desireront tellement de s'attirer l'attention & le respect de ceux qui les environnent , qu'elles croient toujours qu'on leur manque. Elles pensent en effet que l'un & l'autre leur est dû à un si haut degré , que dès qu'elles croient qu'on n'est plus entièrement occupé d'elles , elles deviennent de mauvaise humeur : elles ne considèrent pas sans doute qu'il est impossible de ravir la bienveillance de personne ; qu'on ne l'obtient au contraire qu'à force de soins & de douceur ; que l'aigreur n'attire que ce qu'elle veut , & que dans ce cas les droits sur les sentiments que nous méritons (si

l'on peut se servir de cette expression) ne se lèvent jamais dans toute leur étendue que par l'affabilité & par les graces. Si le Public par hasard ou par justesse d'esprit, au lieu d'admirer des perfections imaginaires, ose prendre la liberté de s'en moquer, les femmes de l'espece dont je viens de parler, en appellent aussi-tôt à elles-mêmes, prononcent l'arrêt & le publient dans tous les cercles. D'un autre côté, si on leur applaudit par un mot agréable, elles en sont si reconnoissantes, qu'elles remercient même ceux qui se moquent d'elles intérieurement, pourvû qu'ils paroissent les admirer : elles ne manquent jamais de prendre un

compliment pour une vérité , & le regardent comme une preuve évidente de leurs charmes , même contre l'aveu de leur miroir. Ces fortes de femmes qui, sur cet article comme sur tout autre , sont dans la plus profonde ignorance d'elles-mêmes , ne s'apperçoivent pas que les hommes ne les écoutent & ne leur laissent débiter tant de mots vuides de sens , que dans l'intention de s'en mocquer pour les punir, & se récompenser en quelque façon de leur platitudo & de leur impertinence. Si l'on vient à dire en leur présence du bien de quelque autre femme , on leur fait la plus sanglante injure ; la douleur qu'elles en ressentent est

si vive , qu'elle ne leur permet pas de rester plus long-temps dans un lieu où on les a outragées si sensiblement : elles s'en retournent aussi-tôt chez elles outrées de honte & de dépit , & prêtes à s'en trouver mal. Si par un grand hasard il leur arrive de dire quelque chose qui ait du sens , elles en attendent un tribut de louanges si excessif , qu'elles imaginent que jamais ceux qui ont le bonheur de les entendre , ne pourront s'acquitter envers elles de ce qui leur est dû. Elles envisagent les regles établies dans le commerce de la vie comme des choses faites pour le commun du peuple , & non pas pour des personnes de leur rang & de

leur mérite. Cette opinion leur fait tenter quelquefois d'étendre leur prérogative jusqu'à se croire dispensées des devoirs les plus essentiels. S'il arrive cependant qu'en dépit de leur vanité, elles soient polies & affables pour quelques instants, le manque d'habitude leur donne un air si gauche & si embarrassé, qu'il rend maussade jusqu'à leur politesse. L'ostentation qu'elles affectent de leur vertu, les porte à vouloir persuader aux autres qu'il leur en coûte beaucoup pour être sages; elles s'embarassent fort peu des inductions qu'on en pourra tirer, quelque défavantageuses qu'elles soient pour elles, pourvû qu'elles sa-

tisfissent leur vanité : leurs plaisanteries ordinaires n'ont pour objet que de tourner en ridicule la raison & le bon sens. Rien n'est si comique que de les voir mépriser du fond de leur ame les choses les plus estimables. Toute leur habileté est employée à choisir leurs ajustements, & leur prudence à ne les pas payer. Elles sont fidelles à la mode à laquelle non-seulement leur opinion, mais leur esprit est totalement confiné ; elles y sont si tendrement attachées, qu'elles seroient prêtes à se réconcilier, même avec la vertu, malgré tous les défauts qu'elles lui trouvent intérieurement, si on leur assuroit qu'elle est devenue l'arbitre sou-

veraine de la Cour , & que les graces & la beauté n'y font d'aucun prix fans elle.

Quand l'affectation vient enfin mettre la derniere main à une femme de ce caractère, le ridicule est complet. La singularité lui paroît la perfection la plus desirable, parce qu'elle nous distingue des autres dans toutes les choses de la vie , soit dans le bien , soit dans le mal ; & cela lui suffit : en conséquence elle voudroit pouvoir se persuader & faire croire aux autres qu'elle a été formée d'une argile plus parfaite & plus épurée que les autres créatures. Pour y parvenir , elle ne fait ni ne dit rien comme une autre femme , de crainte de

178. *AVIS D'UN PERE*

ressembler trop au vulgaire. Il résulte nécessairement de ce principe, qu'il faut qu'elle ait un langage particulier qui n'appartienne qu'à elle : les expressions dont tout le monde se sert sont trop communes , & ne sont pas d'ailleurs assez délicates. Son miroir lui dicte le matin tous ses mouvements du jour ; ils la trompent d'autant plus dans son attente , qu'ils sont plus étudiés : elle marche comme si ses membres n'étoient unis ensemble que par des ressorts mal faits; on craint toujours quand on la voit entrer dans une chambre , que le plus léger faux pas ne dérange l'économie de ce corps artificiel. Le Créateur , en la formant , ne l'a

pas douée sans doute de toutes les graces qu'elle desiroit avoir ; elle s'en est donné d'étrangères : mais ces additions sont si loin de la mettre au-dessus des autres femmes , qu'elles la mettent presque au-dessous du singe. Elle s'écarte, autant qu'elle peut, de la Nature ; elle est avec elle dans une guerre continuelle sans lui accorder la moindre treve , si ce n'est dans les moments où son amant les réconcilie. Lorsqu'elle veut avoir un air doux & languissant , on remarque quelque chose de si peu naturel dans cette espece de négligence affectée , qu'un air bourru & maussade plairait cent fois davantage. Veut-elle paroître humble , on décou-

vre au travers de sa modestie factice un orgueil si excessif, qu'il n'est pas possible de l'endurer. Paroît-elle désavouer quelque louange fade qu'un homme se trouve forcé de lui accorder, on remarque un sourire si suffisant & un air si satisfait d'elle-même, que la joie qui se peint malgré elle sur son visage prouve mieux sa reconnoissance, que les remerciements les plus marqués & les plus éloquents. Qu'une femme célèbre par sa beauté s'arroge le droit de s'habiller autrement que les autres, la femme que je viens de dépeindre la copie sur le champ; elle ne fait pas attention à la différence du modele: ces ajustements la rendent cent fois plus laide,

laide ; & elle paroît par une imitation si déplacée , oublier les privileges de la beauté , ou du moins présumertrop de la sienne. Sa conversation n'est qu'un bruit confus de mots vuides de sens , un assemblage de compliments distribués sans choix à toutes sortes de personnes indifféremment ; aussi n'en fait-on aucun cas. Sa langue est toujours en mouvement ainsi que ses yeux : cependant on peut discerner aisément que ces derniers sont en général portés à la tendresse ; & que malgré ses prétentions à la vertu, elle est fort douce pour les amants langoureux & pour les femmes compatissantes. Elle répète les endroits touchants d'une Tragé-

die , d'une maniere si tendre , que ceux qui l'écoutent , peuvent aisément décider sans injustice , qu'elle ne l'a pas vûe avec des yeux tout-à-fait désintéressés. Elle pense que pour cacher le fard & le vice il suffit de les condamner ; & sur le second article , elle est moins difficile encore que sur le premier. Partagée entre les deux vanités opposées de sa beauté & de sa vertu , elle est souvent tentée de donner à entendre qu'il y a des hommes qui meurent d'amour pour elle ; & s'il falloit choisir entre ces deux prétentions , elle préféreroit plutôt de laisser croire au Public qu'on lui rend quelquefois un culte profane , que de

laisser soupçonner qu'on ne l'adore jamais.

L'extrême beauté peut quelquefois éblouir pour un temps, au point d'empêcher les hommes de voir clairement la difformité de ces affectations. Mais lorsque son éclat est passé, & que les yeux de l'amant sont en état de voir les choses comme elles sont, il recouvre sa raison, & se détrompe de l'erreur où les prétendues graces de sa maîtresse l'avoient d'abord engagé. Une fois détrompé, il cesse d'adorer comme une Déesse, celle qu'il ne voit plus que comme une marionette muë par des ressorts faits avec art pour entretenir son illusion. De semblables femmes

plaisent simplement comme une décoration d'Opera qu'on voit pour la premiere fois, & qui n'a d'autre mérite que celui de la nouveauté. On peut les comparer à ces mouches dont les ailes sont assez brillantes pendant les deux ou trois mois de chaleur, mais que le premier froid de l'hiver anéantit : il en est de même de ces précieuses ridicules ; leur derniere saison est affreuse. Il ne leur reste de la part de leurs meilleurs amis qu'un sentiment très foible , & de la part du Public le plus haut degré de mépris.

Je me flatte , ma chere Fille , que ce tableau suppléera à plusieurs autres préceptes que je

pourrois vous donner ici pour vous mettre en garde contre de semblables défauts. La difformité en est si frappante, que je suis persuadé que la peinture que je viens de vous en faire, sera pour vous une assez grande instruction, comme la seule vûe d'un yvrogne est un sermon plus efficace contre ce vice, que les discours des Prédicateurs les plus éloquents.



De l'Orgueil.

APRÉS tout ce que je viens de vous dire contre la vanité, ma chere Fille, je ne prétends pas appliquer la même censure à l'orgueil bien entendu. C'est un mot dont la vraie signification n'est pas bien décidée; car il y a deux especes d'orgueil, dont l'un doit être regardé comme une vertu, avec autant de raison que l'autre doit être considéré comme un vice. Mais malheureusement nous avons une telle pente à faire un mauvais choix dans ce genre comme en beaucoup d'autres, qu'il est de-

venu dangereux de louer l'orgueil même le mieux entendu.

Une femme ne doit pas être fière, parce que sa robe est plus belle que celle d'une autre, ni se consoler d'avoir moins d'esprit, parce qu'elle a de plus belles dentelles. Certaines femmes font tant de cas des ajustements, que si l'on pouvoit lire dans leur cœur, on y verroit que la pensée même de la mort devient moins affreuse pour elles, par l'idée qu'elles auront un beau lit de parade, & qu'elles seront enterrées avec une très-grande pompe. On peut être fort éloigné d'un orgueil si outré, & cependant être encore très-ridicule, en mettant trop de valeur

à des choses qui par elles-mêmes doivent nous paroître assez indifférentes. Une femme sensée ne doit pas paroître desirer trop ardemment de s'attirer l'attention & les respects de tout le monde. Elle doit se contenter qu'on lui rende ce qui lui est dû, & avoir des égards pour les autres, si elle veut qu'ils en ayent pour elle. Elle ne doit point être d'une exactitude incommode, ni se distinguer par une trop grande délicatesse, comme si les choses communes étoient trop grossières pour elle : car c'est une impolitesse, & une preuve d'orgueil offensante pour les autres, que nous mettons en droit de nous le faire sentir par quelque mortification

mortification marquée. Aussi ne manque-t-on guere de saisir les occasions d'humilier les femmes qui y donnent lieu , en se rendant trop difficiles dans les petites choses. Il ne faut point s'enorgueillir de son élévation, moins encore devons-nous mépriser ceux qui sont dans un rang au-dessous du nôtre. Il y a des femmes assez imbécilles pour se faire une idole de leur nom, & pour penser que leur Raison même doit s'abaisser devant lui pour l'adorer. Elles voudroient que tout l'univers pensât que rien ne peut compenser de grands titres , ni d'anciennes armoiries. Elles s'imaginent qu'avec ces frivoles avantages elles marchent sur un terrain plus élevé.

R

vé que les autres , & les considèrent du faîte de leur grandeur. Le mérite & la vertu même ne leur paroissent que des qualités très-subalternes. Cette erreur est non - seulement déraisonnable , mais criminelle , en nous faisant mettre plus de valeur aux choses qui ne dépendent que du hasard , qu'à celles qui sont véritablement estimables par elles-mêmes. Le ridicule attaché à une semblable folie n'est pas suffisant pour la punir ; le plus profond mépris doit en être le châtiment. Il arrive souvent à la vérité que des gens sans naissance que la fortune a élevés dans quelque place éminente , nous indisposent contre eux , malgré

nous , par une hauteur aussi impertinente que déplacée ; ils parlent de leur noblesse avec une assurance qui doit nécessairement exciter la colere des personnes de qualité , devant qui ils se vantent , & les rendre peut-être suffisantes à leur tour. Mais il faut tâcher d'y résister : le seul cas où la censure puisse être permise , est celui où des gens de peu de chose oublient ce qu'ils sont au point d'avoir de l'orgueil de ce qui devoit les rendre plus humbles , ou de prétendre cacher la bassesse de leur extraction par leur insolence. C'est alors qu'on peut les corriger par une petite raillerie même un peu piquante , s'il est nécessaire , pourvu qu'elle

soit placée à propos, en observant néanmoins de ne pas insister trop long-temps sur cet article.

Cette espece d'orgueil, & plusieurs autres dont je ne parle point, doivent être évitées avec le plus grand soin.

Ce qui est louable dans ce genre, & que je vous recommande, est une émulation qui puisse élever votre ame au point de vous distinguer des autres : une ardeur extrême pour les surpasser dans la vertu & dans toutes les autres choses qui pourront vous acquérir une plus grande part dans la bonne opinion du Public. L'estime pour la vertu est semblable au zéphir chéri des

plantes & des fleurs , qui les fait croître & épanouir : aussi peut-on la regarder , en quelque façon , comme en étant le principe & la récompense. L'orgueil dont le but est louable , ne sauroit jamais être un vice , puisque c'est le germe d'une vertu. Loin que le plaisir que nous ressentons des justes applaudissements , qu'on nous donne , soit un défaut , ce seroit au contraire un mauvais augure dans une femme , de n'y pas placer la plus grande partie de sa satisfaction. L'humilité est sans doute une grande vertu ; mais elle cesse de l'être , quand elle n'ose pas mépriser les choses méprisables en elles-mêmes , telles que la hauteur déplacée

qui est devenue le vice & la folie de votre sexe. Il faut se garder néanmoins de porter le mépris jusqu'à la personne : on ne doit même l'employer qu'avec des distinctions convenables ; autrement il pourroit s'y rencontrer des inconvénients, en ne sachant pas le placer à propos. L'orgueil qui excite quelquefois un peu de dépit dans le cœur d'une femme, lorsqu'on la surpasse dans quelque chose de louable, produit souvent de si bons effets, qu'il seroit injuste de le regarder comme un défaut.

Je conviens qu'il n'est point aisé de tenir un juste milieu entre les deux especes d'orgueil dont je viens de parler. Mais ref-

souvenez - vous toujours , ma
chere Fille ; qu'il vaut encore
mieux pour une femme qu'on
pense qu'elle est trop haute , que
de la croire trop familiere.



Des Divertissements.

CE qui me reste à vous recommander, machere Fille, c'est une méthode sage & sûre pour user des divertissements avec prudence. Dans la jeunesse, il est très-dangereux de se montrer trop ardente à la poursuite des plaisirs ; & dans un âge plus mûr, c'est vouloir embrasser une ombre qui nous échappe sans cesse. D'ailleurs ces sortes d'amusements, n'étant plus alors de saison, deviennent par-là presque indécents. Les plaisirs ne sont faits proprement que pour reposer & récréer ceux qui travaillent beaucoup : par conséquent les gens oisifs

n'en ont pas besoin ; & cependant ce sont presque toujours ceux qui s'y livrent avec le plus d'empressement. Lorsque notre esprit a été trop long-temps appliqué au soin de nos affaires ou de nos emplois , il est aussi naturel que nécessaire de le délasser pour quelques instants par des amusements honnêtes ; mais il est aussi déplacé que ridicule, de passer toute sa vie dans les plaisirs. D'ailleurs on court risque de détruire le plaisir même , en n'y mettant point d'interruption. L'esprit ainsi que le corps se fatigue, lorsqu'il reste toujours dans la même situation ; la trop grande application l'énerve à la fin ; & le trop de plaisir le rend lâ-

che & paresseux. C'est la variété qui fait le charme de tous nos amusements ; ceux qui sont trop souvent répétés , commencent d'abord par nous devenir indifférents , & finissent enfin par nous ennuyer. Tant qu'on fait les bien choisir & les placer à propos , ils ne peuvent jamais nous attirer de blâme : mais dès que nous en usons avec excès , quoique très-innocents d'abord par eux-mêmes , ils deviennent souvent criminels dans la suite , & ne manquent jamais de nous rendre ridicules.

Il y a des femmes qui sont de toutes les parties de plaisirs, comme *Bessus* * étoit autrefois de tous

* Il y a une Comédie Angloise , où l'Auteur

les duels. Leur société n'est composée que de gens aussi frivoles qu'elles. C'est pour elles une espece de cercle où elles sont enfermées & d'où il semble qu'elles ne peuvent sortir : elles ne sauroient même prendre sur elles d'interrompre une vie aussi oisive par une seule heure de réflexion. Elles savent le nom de tous les Acteurs , & connoissent toutes les loges de la Foire **. Il n'y a point de soldat aussi exact à se rendre à son poste au son des tambours de sa compagnie , qu'elles sont empressées d'aller

introduit une espece de Capitain nommé *Bessus*, qui est retenu pour servir de second dans plusieurs duels à la fois.

** Il se tient une Foire à Londres après la Saint Barthelemi , qui ressemble assez à la Foire Saint Germain de Paris.

voir quelques nouvelles marionnettes , ou quelque monstre arrivé depuis peu. Le printems , qui fait prendre l'effor aux mouches & aux fots , leur fait désertter leurs maisons pour aller étaler leur luxe & leur impertinence dans les promenades publiques : l'hiver , elles remplissent toutes les salles de spectacle & tous les cercles , tant à la Ville qu'à la Cour. On est si las de les rencontrer courant sans cesse d'un lieu à un autre , sans dessein & sans objet , que les hommes même en sont excédés , quelque jolies qu'elles puissent être. La vûe se rassasie des plus belles choses , de même que l'estomac des aliments les plus délicats.

Et quand une femme, quoique belle, se montre trop en public, on s'en ennuie bientôt, & elle vient au point de fatiguer les yeux au lieu de les charmer. Les jolies femmes de l'espece dont je parle, sont si ardentes à la recherche continuelle des plaisirs, qu'insensiblement elles deviennent l'objet de la raillerie générale. Elles ne veulent pas se persuader que si on les voyoit plus rarement, on ne s'en mocqueroit pas au moins si souvent. D'ailleurs elles se montrent par-tout, & s'avalissent, pour ainsi dire, à force de se prodiguer.

Je ne saurois désapprouver qu'on joue quelquefois pour se délasser. Mais vous ne devez pas

vous livrer à cette espece d'amusement, au point qu'on puisse vous taxer d'être une joueuse de profession ; c'est un défaut qu'il faut éviter avec presque autant de soin que ceux qui paroissent plus criminels en eux-mêmes. Le goût du jeu , lorsqu'il est vif , a des conséquences de tant d'especes , qu'il n'est pas possible de le tolérer. Il fait insensiblement contracter l'habitude de l'oisiveté , & par conséquent d'une perte de temps considérable. Il oblige souvent à vivre avec assez mauvaise compagnie ; il fait négliger les devoirs de la société & ses propres affaires : en un mot il lie indispensablement avec des personnes qui ne peuvent que

nuire à la réputation d'une femme.

Si je voulois approfondir cette matiere, j'aurois encore bien d'autres choses à dire contre le jeu ; car il donne occasion au Public de faire souvent des questions très-offensantes pour celles à qui on les fait : *Comment osez-vous vous risquer à faire de si grandes pertes ? De quels moyens vous servirez-vous pour payer de si grosses sommes, & plusieurs autres semblables ?* Si vous payez exactement, on mettra tout en usage pour découvrir d'où peut vous venir tant d'argent. Si vous devez à un homme, il faudra que vous l'accabliez sans cesse de soins & d'égards, pour lui témoigner votre reconnoissance de la

bonté qu'il a d'attendre son payement. Si cet homme est d'un caractère à laisser soupçonner qu'il ne fait pas aisément crédit, on pensera aussi-tôt que puisqu'il est devenu si facile, il faut qu'il y soit engagé par de fortes raisons, & qu'il ait sans doute acquis des droits sur vous qui le dédommagent de ce que vous pouvez lui devoir. D'ailleurs, si une joueuse pouvoit se voir lorsqu'elle a vilain jeu, & que la mise est considérable, elle abjureroit certainement pour toujours un plaisir qui la défigure à un si haut point.

On ne regardera jamais comme une faute, que vous dansiez quelquefois ; mais ressouvenez-vous que votre habileté sur ce point

point doit se réduire à savoir mieux qu'une autre vous présenter agréablement. C'est sans doute un avantage que de bien danser : mais dès qu'on le pousse trop loin , on peut dire qu'on excelle dans l'art des Baladins ; ce qui n'est assurément pas une louange. Il vaudroit donc mieux qu'une femme ne dansât jamais ; parce qu'elle n'a pas de talent pour la danse , que de danser trop souvent , parce qu'elle s'en acquitte trop bien. La méthode la plus sûre & la plus aisée à suivre, est de ne se livrer à ce goût que dans des compagnies privées avec des amis particuliers ; & même alors il faut que ce soit sans soin & sans étude , comme

S

on doit prendre un simple amusement, & non pas avec appareil, comme si c'étoit une véritable affaire qui eût mérité un mois, au moins, de préparation, par de sérieuses conférences avec un Maître à danser.

On pourroit s'étendre encore beaucoup sur les plaisirs en général, & faire des réflexions sans nombre sur les dangers qui les accompagnent; mais je crois devoir me renfermer dans des bornes plus étroites pour ne pas vous ennuyer. Si je me laissois aller au penchant qui m'entraîne, je ferois un gros volume, & je ne remplirois plus le dessein que j'ai de vous amuser en vous occupant. Je conclurai donc ces

Avis, ma chere Fille, par des
 fouhairs ardents pour tout ce
 qui pourra faire votre bonheur,
 afin que vous viviez de maniere à
 illustrer votre famille, & à servir
 de modele à votre sexe; que vous
 puissiez être heureuse avec un
 mari qui vous estime autant que
 je me flatte que vous mériterez de
 l'être, & avec des enfants qui hé-
 ritent de vos vertus: que vous
 brilliez dans le monde; mais que
 ce ne soit pas d'un faux éclat, &
 que vous puissiez réduire l'Envie
 même au silence par une conduite
 estimable de tout point: que l'es-
 prit & la vertu conspirent à l'envi
 à vous faire admirer; car lors-
 qu'on n'a que l'une de ces deux
 qualités, la premiere est si vuide,

& la seconde si foible, qu'à peine méritent-elles des louanges chacune en particulier. Fasse le Ciel que vous les possédiez toutes deux, & que vous ne vous en sépariez jamais ; qu'elles soient vos Anges tutélaires ; & prenez garde de les perdre de vûe dans quelque cas que ce soit. Puissiez-vous élever votre ame au point de forcer, pour ainsi dire , le siecle qui vous suivra , à vous placer dans ses fastes, au-dessus de toutes les autres femmes , & que la postérité vous soit redevable pour les grands avantages qu'elle retirera des bons exemples que vous aurez donnés pendant tout le cours de votre vie !

Je terminerai cet ouvrage ;

ma chere Fille , en vous conjurant d'accomplir scrupuleusement tous les préceptes que je viens de vous donner. L'ambition que j'ai de vous voir parfaite , est tellement unie à la tendresse que j'ai pour vous , que je regarderai toujours votre bonheur comme la plus grande partie du mien.

F I N.





